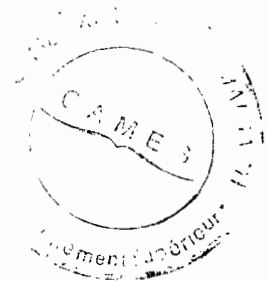


DETERMINISME ET FINALITE

CHEZ BERGSON

par

ASSANE SYLLA



Thèse de doctorat du 3^e Cycle
soutenue en 1972 à la Faculté
des Lettres et Sciences humaines
de Poitiers

ARRIVÉE
Arrivée
Encre
CAMES
UNIVERSITÉ DE POITIERS
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
CAMES
41

ABREVIATIONS

-:-

E.D.I.C. - Essai sur les données immédiates de la conscience
par Bergson.

Deux S. Mor. Rel. - Les deux sources de la Morale et de la
Religion par Bergson.

Evol. Créat. - L'évolution créatrice par Bergson.

Déterm. et Fin. - Déterminisme et finalité double loi de la
nature par Louis Bounoure.

N.B. - Les citations de l'Evolution créatrice, qui ne portent
pas la mention (77e éd), sont tirées de la 38è édition.

INTRODUCTION

-:-:-

Il suffit d'un coup d'oeil sur l'histoire de la philosophie pour s'apercevoir que toutes les grandes philosophies, replacées dans leur contexte historique, apparaissent comme une réaction, une croisade qu'entreprend le penseur contre les conceptions, courantes de son temps. C'est d'ailleurs par de telles réactions que la philosophie s'enrichit ; elles apportent à un moment donné un redressement nécessaire, introduisent des idées nouvelles, ou impriment à la pensée une nouvelle orientation. Chez les présocratiques la réflexion était orientée vers le dehors, vers le monde physique, Socrate la tourne vers le dedans : "Connais-toi, toi-même" ; désormais la pensée se prend elle-même pour objet. N'est-ce pas le point de départ de la théorie de la connaissance ? La théorie de l'Être chez Platon répondait à la nécessité de dépasser les points de vue opposés de Parménide et d'Héraclite. La révolution cartésienne devait souligner la nécessité de la méthode et l'unité de la science. Kant se révolte contre le dogmatisme de ses prédé-

cesseurs et entreprit l'examen critique des possibilités de la raison pour aboutir à un relativisme (impossible de connaître le noumène, la chose en soi).

La philosophie de Bergson ne fait pas exception à la règle. Il semble même qu'elle puise sa vigueur dans cet esprit de combat qui l'anime, contre les conceptions courantes de son époque. Quelles étaient ces conceptions philosophiques aux environs de 1880 ? Emile Bréhier nous le rappelle en ces termes : "On ne voit que défenses, négations, réductions qui annihilent l'être et les valeurs intellectuelles ou morales" (1). Ainsi, liberté, conscience, moralité, valeurs spirituelles, étaient reléguées au second plan ou simplement niées par un prétendu souci d'objectivité. La pensée philosophique traversait un malaise certain, devant un positivisme triomphant qui s'appuyait sur les progrès des sciences expérimentales. En particulier les théories mécanistes de l'évolution des espèces vivantes soutenues par Lamarck et Darwin semblaient s'imposer.

Contre le mécanisme scientifique, bien des réactions se firent jour, entre autres, celle du positivisme spiritualiste chez Lachelier et Boutroux et celle combien vigoureuse de Bergson.

Toutes les philosophies négatives, nous dit Emile

(1) Histoire de la philosophie, par E. Bréhier, page 1023.

Bréhier partaient de l'idée suivante : "Les données de l'expérience intime sont de même type que celles de l'expérience externe : elles sont des quantités calculables, et la réalité psychologique se réduit à des éléments qui se relient selon des lois précises ; la conscience nous trompe avec son jeu de nuances qualitatives et son apparence d'indétermination ; la psychologie affranchie de cette illusion, deviendra une science naturelle" (1). L'auteur de Matière et Mémoire ne pouvait souscrire à de telles affirmations qui ramènent les réalités psycho-biologiques au même niveau que les phénomènes de la matière brute, y introduisant un déterminisme absolu, négation de la conscience et de la liberté. C'est pourquoi sans doute, l'un des soucis principaux de Bergson fut de dénoncer le déterminisme dogmatique (2) et d'en montrer les insuffisances. Il s'est attaqué au déterminisme laplacien qui veut que l'état présent de l'univers soit l'effet de son état antérieur et qu'une intelligence supérieure, à partir de la connaissance de toutes les forces et positions respec-

(1) Histoire de la philosophie, par E. Bréhier, page 1026.

(2) Le déterminisme philosophique est ainsi défini par Lalande : "Doctrine philosophique suivant laquelle tous les événements de l'univers, et en particulier les actions humaines, sont liés d'une façon telle que les choses étant ce qu'elles sont à un moment quelconque du temps, il n'y ait pour chacun des moments antérieurs ou ultérieurs, qu'un état et un seul qui soit compatible avec le premier". Vocabulaire technique et critique de la philosophie, page 222, 8è éd.

tives des Êtres de l'univers pourrait prévoir tous ses états futurs : "Rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux". (1) Mais alors, réplique Bergson, cela signifie que tout est donné, et que le temps n'apporte rien et par conséquent n'est rien. Grave erreur, que d'ignorer la durée vraie, pour n'envisager que le temps abstrait, irréel qui entre dans le calcul des mathématiciens. Cette durée est une réalité vécue qui coïncide avec l'écoulement continu de nos états d'âme, dans une continuité de changements irréversibles. "Plus nous approfondissons la nature du temps, dit Bergson, plus nous comprendrons que durée signifie invention, création de formes, élaboration continue de l'absolument nouveau" (2).

Bergson a combattu le déterminisme tel qu'il se manifeste dans les thèses de Lamarck et Darwin, bien qu'il soit transformiste comme eux ; en effet, tandis que ces derniers font intervenir des causes d'ordre mécanique (action physique du milieu, sélection naturelle) pour expliquer l'évolution des espèces vivantes, il fait appel quant à lui, à une cause (3) d'ordre psychologique : l'Élan vital. Il s'agit d'une cause libre, débarrassée de toute détermination, qui façonne la matière brute pour y introduire le maximum d'indétermination. "Le rôle de la vie, dit-il, est d'insérer de

 (1) Essai philosophique sur les probabilités, par P.S. Laplace, Gauthier-Villars, 1921, page 3.

(2) Evol. Créat. page II, 77^e éd.

(3) Evol. Créat. page 95, 77^e éd.

l'indétermination dans la matière. Indéterminées je veux dire imprévisibles sont les formes qu'elle crée au fur et à mesure de son évolution" (1).

Ignorance de la durée vraie, méconnaissance de la nature intime de la vie, mais aussi, illusion rétrospective et distorsion de l'entendement sont à l'origine des erreurs dont sont victimes les déterministes. Une fois l'action accomplie, il est aisé dit Bergson, de démêler après coup, des relations de cause à effet pour croire ensuite que les choses se sont effectuées de la seule manière possible. On se place alors au niveau de l'évolué, du "tout fait" au lieu d'examiner le mouvement évolutif "se faisant". C'est en cela que consiste l'illusion rétrospective ; elle nous amène à prendre le résidu de l'évolution, pour l'évolution elle-même. Quant à la distorsion de l'entendement, elle serait le fruit d'une habitude contractée par l'intelligence au contact de la matière brute. Dans les systèmes artificiels, découpés dans la matière inerte, le calcul, la mesure, la prévision sont possibles. Là, tout changement n'est qu'un déplacement de parties ; de plus un état du système peut se répéter autant de fois que l'on veut, "le groupe ne vieillit pas, il n'a pas d'histoire". De ce fait, "comme il n'y a rien de plus dans la forme du tout,

(1) Evol. Créat. page 137.

que la disposition des parties, les formes futures du système sont théoriquement visibles dans sa configuration présente". (1) L'intelligence habituée à opérer sur de tels systèmes en a contracté une distorsion qui la rend incapable de comprendre les réalités de la vie ; elle n'est à l'aise que dans le discontinu, l'immobile, l'inerte de sorte "qu'elle résout l'organisé en inorganisé, car elle ne saurait sans renverser sa direction naturelle et sans se tordre sur elle-même, penser la continuité vraie, la mobilité réelle, la compénétration réciproque et, pour tout dire, cette évolution créatrice qu'est la vie" (2).

Les mêmes raisons qui ont motivé le rejet du déterminisme sont invoquées par Ferguson contre la finalité. (3) C'est bien sur la notion de durée vraie qu'il s'appuie lorsqu'il écrit : "La doctrine de la finalité, sous sa forme extrême, telle que nous la trouvons chez Leibniz par exemple, implique que les choses et les êtres ne font que réaliser un programme une fois tracé. Mais s'il n'y a rien d'imprévu, point d'invention ni de création dans l'univers, le temps

 (1) Evol. Créat. 77^e éd. p. 8.

(2) Ibid, p. 175.

(3) Lalande définit la finalité : "A - Fait de tendre à un but, caractère de ce qui tend à un but, adaptation de moyens à des fins. B - Adaptation de parties à un tout, ou des parties d'un tout les unes aux autres".
 Vocab. tech. et crit. de la philo. p. 355, 8^e éd.

devient inutile... comme dans l'hypothèse mécanistique, on suppose encore ici que tout est donné" (1). Il fait appel aussi à la nature intime du courant vital : "La vie dans son ensemble, envisagée comme évolution créatrice... transcende la finalité, si l'on entend par finalité la réalisation d'une idée préconçue ou concevable par avance" (2). Jankélevitch développant les idées du maître nous révèle comment intervient l'illusion rétrospective dans la thèse finaliste :

"Le vice commun au finalisme radical et au mécanisme consiste à envisager uniquement ce que nous appelions les "participes passés" de la vie, et jamais son "participe présent". L'illusion de l'acte accompli a ici pour pendant l'illusion de l'évolué". Il poursuit "l'évolution vitale est ainsi faite qu'à chaque instant elle a dessiné une courbe harmonieuse et orientée, et qu'au moment où elle est en train de dessiner, on ne peut préjuger de rien. La finalité apparaît ainsi comme un perpétuel effet de rétroaction en vertu duquel l'imagination, s'installant dans le devant être se tourne vers le se-faisant, qui devient ainsi du tout fait, et en formule la nature téléologique" (3).

Sans doute Bergson a triomphé des systèmes mécanistes.

(1) Evol. Créat. p. 42

(2) Ibid, p. 244

(3) Henri Bergson, par Jankélevitch, p. 133 c'est l'auteur qui souligne.

Les critiques qu'il leur a adressées nous paraissent définitives et préremtoires. Grâce à sa vigilante perspicacité, à la profondeur de ses vues, à un talent littéraire exquis, il a suffisamment dégagé les valeurs spirituelles et la conscience des limites trop étroites ou même du néant qui les menaçaient. Cependant, bien simples seraient les choses, si nous étions en présence d'un rejet catégorique du déterminisme et de la finalité. Loin de là, les thèses soutenues ici, sont assouplies ailleurs par un jeu de nuances subtiles, par des retouches ou même par des affirmations où il semble se contredire. Les vigoureuses attaques contre les déterministes ne l'empêchent pas de faire appel à des déterminations nécessaires dans ses propres conceptions concernant l'évolution des organismes vivants et l'activité psychique de l'homme. De même, son rejet catégorique du "finalisme radical" et ses critiques acerbes contre la finalité interne, ne l'ont point empêché de développer des conceptions finalistes. Lui-même nous avertit, que son système participe du finalisme. Jankélévitch en fait la remarque : "Bergson paraît s'exprimer tour à tour en termes de causalité et de finalité ; tantôt il parle le langage déterministe d'Eimer ; tantôt il formule cette hypothèse téléologique que le système nerveux est la fin de l'organisation. Ainsi s'expliquent certaines expressions équivoques de l'Evolution Créatrice" (1). Pourtant il n'est pas aisé de parler de

(1) Henri Bergson par Jankélévitch, page 134.

contradictions à propos de ces retournements. Bien souvent, les épithètes : radical, extrême, intransigeant, dogmatique, et d'autres du même genre accompagnent le déterminisme et le finalisme qu'il attaque, ce qui laisse la porte ouverte à l'acceptation de quelque chose de ces notions. Dans ses propres assertions, c'est l'usage du conditionnel qui vient, par *ci*, par *là*, introduire implicitement une restriction, une note de prudence et de circonspection. Bref, grâce à la magie de sa rhétorique, il sait combattre vigoureusement le dogmatisme de ses adversaires, sans tomber dans l'excès contraire. La clarté de sa position peut en souffrir malgré la beauté de l'exposé, bien souvent émaillé de métaphores. Mais nous sommes ici en présence d'un penseur qui refuse de procéder par raisonnements déductifs à partir de principes immuables, ou de notions figées définies une fois pour toutes; il a dénoncé les systèmes philosophiques où l'on ne cherche rigueur et cohérence qu'au seul niveau des concepts pour n'atteindre en définitive que des abstractions. C'est seulement par l'intuition que certaines vérités peuvent être saisies, l'intelligence discursive ne les atteint pas, les concepts traditionnels sont incapables de les traduire. Ainsi, ces systèmes spéculatifs "ne sont pas taillés à la mesure des réalités que nous vivons", dit Bergson, qui veut quant à lui, nous livrer les résultats d'expériences

concrètes, du vécu et du senti, mûris au seul niveau des puissances intuitives de l'esprit; certes il utilise le langage commun, mais en s'efforçant de pallier ses insuffisances : "Comparaisons et métaphores suggèrent, ici, ce qu'on n'arrive pas à exprimer" dit-il dans la Pensée et le mouvant (P.42). Dès lors, n'est-ce pas une entreprise délicate que de chercher dans cette pensée vivante, mobile, colorée de nuances et d'images (1) des positions nettes au sujet de deux notions précises : le déterminisme et la finalité ?

Cependant, un regard attentif sur les démarches de sa pensée, nous conduira assez vite, dans cette étude, à la conviction que son combat contre le déterminisme et la finalité est sous-tendu, nourri par son souci de sauvegarder la liberté. Celle-ci occupe, en effet, une place centrale, fondamentale dans le bergsonisme (2).

Une réflexion sur les rapports entre déterminisme, finalité et liberté s'imposera alors et nous conduira à

 (1) Face à cette trop grande subtilité littéraire et philosophique, j'ai préféré, tout au long de cette étude, donner des citations textuelles des écrits de Bergson, par souci de respecter l'esprit et la lettre de sa pensée.

(2) Lahbabi Mohammed, affirme dans sa thèse : Liberté ou Libération, Aubier, éd. Montaigne, p. 19 : "La liberté est la thèse essentielle chez Bergson, toute son oeuvre y ramène".

La découverte de liens dialectiques entre ces trois notions. Il suffit de s'éloigner des dogmatiques extrémistes pour s'apercevoir qu'il n'y a pas d'opposition radicale entre elles ; au contraire elles entretiennent des rapports d'implications réciproques, si solides qu'on s'expose à de graves difficultés dès qu'on rejette l'une quelconque d'entre elles pour admettre les autres. Elles se compénètrent et s'équilibrent, de sorte qu'aucune d'elles ne peut être érigée en réalité absolue au détriment des autres ; comme aucune d'elles ne peut être définitivement écartée, réduite au néant.

--

CHAPITRE I

--

REJET DU DETERMINISME

C'est un fait réel qu'on a souvent, sinon toujours, considéré la liberté et le déterminisme comme des notions radicalment opposées, l'une étant la négation de l'autre. Ainsi il est rare qu'un déterministe ne repousse la liberté (pouvoir de choix) ou inversement qu'un partisan de cette liberté ne combatte le déterminisme. Et ce n'est pas hasard, si les deux plus fervents défenseurs de la liberté, des temps modernes, soient en même temps les adversaires les plus résolus du déterminisme comme nous le signale Mc Gilvary : James and Bergson share the honor of being the most illustrious champions of "freedom" in our generation. Their united opposition to determinism has not only led the world at large to regard them as indissoluble partners in a crusading league against a common enemy ; it has apparently made the two men

feel that they are espousing the same positive ideal (1).
 Que Bergson soit un adversaire résolu du déterminisme,
 c'est un fait, mais peut-on affirmer que sa philosophie
 milite en faveur d'un indéterminisme total ? C'est là une
 question qui mérite d'être éclaircie.

N/ Opposition matière-vie

Selon Bergson le réel est en perpétuel devenir,
 l'univers n'est pas fait, mais se fait sans cesse. Tout
 change, tout évolue ; évolution des organismes vivants et
 des espèces - (transformisme), évolution de nos états de
 conscience dans une continuité de changements irréversibles.
 La philosophie repose sur un évolutionnisme intégral. Pour
 s'en faire une idée, il faut se représenter deux mouvements :
 l'un ascendant, celui de l'élan vital, l'autre descendant,
 celui de la matière. L'élan vital n'est autre que la vie
 jaillissant d'un centre d'où elle échappe, comme l'énergie
 d'une fusée qui éclate. L'expression "élan vital" n'est
 qu'une image, la meilleure dit Bergson pour rendre compte
 de cette sorte de tension qu'implique la vie. Quant à la
 matière, elle ne fait que descendre comme les débris éteints
 qui retombent de la fusée. Dans un sens circule l'élan
 vital, réalité positive, enveloppant une multiplicité de

 (1) "James, Bergson and determinism" par E. Mc Gilvary dans
 Modern Philosophy volume XI, p. 23, University of California
 Publication.

tendances qui s'entrepénètrent. Il s'agit d'un flux indivisé, de même nature que la source d'où il émane : "si nos analyses sont exactes, affirme Bergson, c'est la conscience ou mieux la supraconscience qui est à l'origine de la vie. Conscience ou supraconscience est la fusée dont les débris retombent en matière, conscience est encore ce qui subsiste de la fusée même traversant les débris et les illuminant en organismes" (1). En sens inverse circule la matière, qui, elle aussi est un flux indivisé. Elle ne possède pas de parties absolument extérieures les unes des autres, c'est notre intelligence et nos sens qui y découpent des corps inorganisés. D'ailleurs la matérialité d'un corps ne s'arrête pas à ses contours affirme Bergson, elle est partout où se fait sentir son influence : à ne considérer que les forces d'attraction des corps, on est obligé dit-il, d'admettre que "corps et corpuscules tendent à se fondre dans une interaction universelle" (2).

Nous voici donc en présence de deux principes distincts, deux substances de natures différentes. On serait tenté de croire qu'elles sont indépendantes l'une de l'autre. En réalité, il ne faut point les séparer, elles sont unies comme les deux faces complémentaires d'une même réalité. Toutefois, la matière oppose une résistance à l'action de la vie :

 (1) Evol. Créat. p. 283.

(2) Ibid, p. 205

"l'élan de vie dont nous parlons consiste, en somme dans une exigence de création. Il ne peut créer absolument, parce qu'il rencontre devant lui la matière, c'est à dire le mouvement inverse du sien. Mais il se saisit de cette matière qui est la nécessité même et il tend à y introduire la plus grande somme possible d'indétermination et de liberté". (1)

On peut certes admettre que l'élan en tant que puissance créatrice est en droit, liberté absolue, tandis que la matière est nécessité radicale. Mais l'opposition de ces deux absolues (liberté et nécessité) ne nous intéresse pas puisqu'elles n'existent pas en fait. A partir du moment où l'élan s'est engagé dans la matière, ni sa liberté ni la nécessité de la matière ne peut conserver un caractère absolu. Considérons donc des existences réelles et non des existences virtuelles, c'est à dire des êtres réalisés, appartenant à notre monde, au champ de notre expérience ; là ce qui nous intéresse c'est le déterminisme, résidu de la nécessité qui a dû reculer, et le degré de liberté du courant vital subissant le poids de la matière.

L'élan originel dans sa rencontre avec l'obstacle matière, s'est fractionné pour engendrer des êtres vivants.

(1) Evol. Créat. p. 273.

Cette fragmentation s'explique et par la résistance de la matière et par la force explosive de la vie due à un équilibre instable de tendances. Ainsi la matière divise effectivement ce qui n'était que virtuellement multiple (1), malgré tout elle n'est que passivité, seule la réalité vitale est positive : "c'est l'arrêt du processus vital qui provoque le processus inverse de la matérialité. Cette inversion qui crée la matérialité des choses crée en même temps l'intellectualité de l'esprit (2). Voilà pourquoi l'intelligence est accordée à la matière, elle suit son mouvement, ce qui explique en dernier ressort son incapacité à saisir les réalités de la vie et sa tendance à y introduire le même degré de déterminisme que dans les systèmes matériels. Faute pour comprendre la matière et pour les besoins de notre action sur les choses, elle a dans l'exercice de cette mission contracté des habitudes et des méthodes qu'elle transpose à tort dans les phénomènes vitaux ; calcul, prévision, traduction du qualitatif en quantitatif, de l'intensif en extensif, de la totalité indivise en une multiplicité d'éléments distincts, ignorance du temps réel etc... Or il n'y a pas de commune mesure entre le vivant et l'inerte, "plus la durée marque l'être vivant, dit Bergson, plus évidemment

 (1) Madame J. Delhomme dans son article "Durée et vie dans la philosophie de Bergson (Etudes bergsoniennes volume II p. 159, Albin-Michel) écrit : "l'élan de conscience trouve donc dans la matérialité du corps ce qui l'aide à passer de l'existence virtuelle où ses diverses tendances s'interpénétraient à l'existence actuelle où elles divergent".

(2) Evol. Créat. p. 273.

l'organisme se distingue d'un mécanisme pur et simple, sur lequel le temps glisse et ne pénètre pas". (1)

L'organisme vivant résultat de la rencontre de l'élan vital et de la matière, transcende, dans ses activités spécifiques les déterminations nécessaires de la matière brute et la causalité mécanique.

Une objection vient naturellement à l'esprit, ici, c'est la suivante : les vivants étant "chargés de matière", comment ne seraient-ils pas soumis aux lois de cette matière ? En particulier les lois physico-chimiques de la matière inerte ne sont-elles pas valables au sein des organismes vivants, ne peuvent-elles rendre compte des phénomènes vitaux ?

B/ Pas d'explication physico-chimique de la vie.

Lorsque les mécanistes prétendent expliquer les réalités de la vie, en particulier son mouvement évolutif, par des lois physico-chimiques, ils s'enlisent répond Bergson dans un certain nombre d'illusions. Celles-ci proviennent d'une part des distorsions de l'entendement et d'autre part de la différence de nature entre vie et matière.

Des graves déformations de l'intelligence et de l'ignorance de la durée résulte la tendance à traiter le vivant comme l'inerte, à substituer aux réalités concrètes

(1) Ibid. p. 40.

"une représentation nécessairement artificielle et symbolique". D'un mouvement continu, l'intelligence fait une juxtaposition d'immobilité et nous amène ainsi à découper des "stations" dans le réel mouvant. Mais alors, souligne Bergson "ces repos qui ne sont que des accidents du mouvement et qui se réduisent d'ailleurs à de pures apparences, ces qualités qui ne sont que des instantanés pris sur le changement deviennent à nos yeux le réel et l'essentiel, justement parce qu'ils sont ce qui intéresse notre action".(1)

Certes lorsqu'il s'agit d'un système matériel, les résultats ainsi obtenus peuvent être acceptables. Notre entendement qui ne s'intéresse qu'à l'aspect répétition des choses pour pouvoir appliquer certaines lois (principe de causalité par exemple) ne se trouve à l'aise que dans ces systèmes isolés dans la matière brute, où la répétition et le recommencement sont possibles. Dès qu'il étend aux réalités vitales les mêmes méthodes, la vérité lui échappe, nous n'atteignons alors que des apparences. Comment en serait-il autrement ? La vie obéit à ses propres principes, évolue en vertu d'un dynamisme interne, et les concomitants de son activité n'en sont que le support ou le résidu. Certes la science positive a le droit de traiter le vivant comme l'inerte, c'est à cette condition "que le vivant offrira à notre action la même prise que l'inerte", mais il importe de reconnaître que la vérité que l'on atteint alors est toute symbolique et relative à

(1) Deux. S. Mor. Rel. P. 261

notre faculté d'agir. La philosophie ne peut rester à ce niveau, elle ne peut se contenter de vues extérieures prises sur le réel, force lui est de plonger dans les profondeurs de la vie et de saisir la direction de son mouvement. Comment dès lors raisonner sur la nature profonde de la vie et de l'univers comme sur les modalités de la matière brute, comment en particulier croire que le phénomène vital est résoluble en faits physico-chimiques ? Si le physiologiste l'affirme dit Bergson, "consciemment ou inconsciemment il entend poser une règle de méthode qui souligne qu'on ne peut assigner d'avance un terme à la recherche de ce qu'il y a de physique et de chimique dans le vital" (1). Il est probable ajoute Bergson que l'analyse découvre de plus en plus dans le processus de création organique un nombre croissant de phénomènes physico-chimiques. Mais il n'en résulte pas que la physique et la chimie doivent nous donner la clef de la vie. Autre est la vie, autres ses sous-produits. La science n'a d'ailleurs réussi à reconstituer que les déchets de l'activité vitale, "les substances proprement actives, plastiques restant réfractaires à la synthèse" (2). Que l'on examine les processus de l'activité vitale : deux phénomènes inverses l'un de l'autre s'offrent alors à notre attention : une anagénèse, c'est-à-

 (1) Evol. Créatr.

(2) Ibid, p. 34, 77e éd.

dire une élévation de niveau d'énergie par assimilation de substances inorganiques et une catagénèse, dépense d'énergie pour les besoins de l'organisme. Selon Bergson c'est uniquement sur ces "faits d'ordre catagénique que la physicochimie aurait prise, c'est à dire en somme, sur du mort et non plus sur du vivant" (1). Comment la physicochimie nous donnerait-elle la clef des processus vitaux lorsque nous découvrons des traces d'activité psychologique jusque dans les manifestations les plus humbles de la vie (amibes, infusoires). Comment ajoute Bergson, les diverses tendances qui s'affrontent dans le développement de l'organisme vivant pourraient-elles être enfermées dans des formules physico-chimiques ? D'ailleurs les propriétés vitales ne sont jamais réalisées, mais toujours en voie de réalisation "ce sont moins des états que des tendances"(2). Les phénomènes de régénération sont là pour nous en convaincre ; des tronçons de lumbriculus régénèrent chacun leur tête et vivent désormais comme des individus. La tendance à s'individualiser étant combattue par la tendance à se reproduire .

Nous dira-t-on que la matière organisée ne contient pas d'autres éléments chimiques que ceux de la matière

(1) Evol. Créat. p. 35

(2) Ibid p. 13.

brute et par conséquent les lois valables dans celle-ci devraient permettre une explication adéquate des phénomènes qui se déroulent dans celle là ? Bergson répond qu'il admet une identité fondamentale entre matière brute et matière organisée mais ajoute-t-il "l'unique question est de savoir si les systèmes naturels que nous appelons des êtres vivants doivent être assimilés aux systèmes artificiels que la science découpe dans la matière brute, ou s'ils ne devraient pas plutôt être comparés à ce système naturel qu'est le tout de l'univers" (1). Autrement dit, ce n'est pas l'élément chimique qui importe mais les propriétés essentielles communes à l'organisme vivant et à l'univers, et qui n'appartiennent à aucun système matériel. L'univers comme le vivant forme une totalité mouvante, tous deux évoluent, subissent l'empreinte de la durée, s'enrichissent continuellement de nouveautés imprévisibles. Bref, répétons-le, les propriétés spécifiques de la matière vivante transcendent les déterminations physico-chimiques de la matière brute. Celles-ci ne régissent que des phénomènes secondaires ceux "qui se répètent sans cesse dans l'être vivant comme dans une cornue" (2).

Nous voilà bien loin des prétentions des mécanistes et c'est une vérité bien acquise que la vie déborde le

(1) Evol. Créat. p. 30, 77e éd.

(2) Ibid, p. 36, 77 éd.

déterminisme matériel de la physico-chimie. D'éminents biologistes ont soutenu un point de vue identique. Claude Bernard affirme : "ce qui est essentiellement du domaine de la vie, ce qui n'appartient ni à la chimie, ni à la physique ni à rien d'autre chose, c'est l'idée directrice qui se développe et se manifeste par l'organisation. Pendant toute sa durée, l'être vivant reste sous l'influence de cette force vitale créatrice et la mort arrive lorsqu'elle ne peut plus se réaliser" (1). Toute sa vie durant, l'organisme ne se maintient éloigné de la mort (état maxima d'entropie), nous explique le physicien. Schrödinger, qu'en soutirant au milieu environnant de l'entropie négative ; "it feeds upon negative entropy", il concentre sur lui "un courant d'ordre" qu'il propage chez ses descendants, ce privilège, "n'est égalé par rien de tout ce que nous rencontrons dans la matière inanimée" (2). De son côté le biologiste moderne L. Bounoure nous assure qu'on assiste bien à des phénomènes de création d'ordre vitale (particule génique qui se dédouble dans la mitose, œuf fécondé, point de départ d'un organisme différencié), il déclare en outre "on a pu

(1) Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, chapitre II, p. 161.

(2) cité par L. Bounoure dans : Déterm. et Fin., p. 244.

faire remarquer avec raison que les facteurs chimiques aussi indispensables que soit leur rôle, ne sont que des déclencheurs, susceptibles d'être remplacés par des substances banales, et dont l'action ne peut rendre compte de ce qu'il y a de qualitatif dans la différenciation" (1). Les expériences réalisées sur le virus de la mosaïque de tabac n'altèrent en rien tous ces témoignages, puisqu'on peut affirmer avec juste raison, que le virus ressucité est qualitativement autre que ses constituants chimiques (2).

Cependant affirmer que la vie déborde les mécanismes physico-chimiques, ne signifie nullement que les phénomènes vitaux sont exempts de toute détermination - Cette affirmation revient tout simplement à soutenir qu'il y a dans la

(1) Determ. et fin. p. 143.

(2) C'est en 1955 que deux chimistes de l'Université de Californie Dr Heinz et Dr Robley sont parvenus à séparer la fraction protéique et la fraction acide nucléique qui constituent le virus de la mosaïque de tabac. En les réunissant, ils ressucitent le virus. Dans un propos recueilli par le Dr Escoffier Lambiotte et publié dans le journal Le Monde du 23-1-66, le professeur André Lwoff, prix Nobel de Médecine pour 1965, affirme : "On a réussi à obtenir la synthèse d'acides nucléiques viraux. Il n'est pas possible de parler à ce propos de "synthèse de la vie", car dans toutes ces expériences on met en oeuvre nécessairement une substance empruntée au virus, qui est en fait le matériel génétique... Il a été jusqu'ici impossible de fabriquer un "organisme", "seul l'organisme est vivant, et un organisme représente beaucoup plus que la somme de ses parties".

vivant plus que ces mécanismes, et que par conséquent ces derniers ne peuvent expliquer exhaustivement l'activité. Ainsi, on peut belle et bien, comme Claude Bernard et L. Bounoure, d'une part admettre que la vie transcende les lois physico-chimiques, et d'autre part soutenir qu'elle "implique des déterminismes matériels sans lesquels elle ne saurait exister" (1). Ces derniers interviendraient alors dans l'activité vitale à titre de condition nécessaire mais non suffisante. Mais, même si l'on adopte ce dernier point de vue, le résultat qu'il importait d'établir serait encore atteint : à partir du moment où il est acquis que le vital déborde les mécanismes physico-chimiques, on peut tenir pour certain que, s'il y a des déterminations au niveau du vital, elles n'ont ni le même degré ni la même nature que celles des systèmes matériels.

Dépassons le niveau de l'organisme individuel pour examiner de plus près toute cette immense évolution dont l'individu (et même l'espèce) n'est que le sous produit, peut être rencontrerons nous des précisions concernant le degré d'intervention du déterminisme dans l'activité créatrice de la vie. Il est d'ailleurs nécessaire, pour ne pas

(1) Déterm. et final., p. 135.

restreindre la pensée de Bergson, d'envisager avec lui tout le chemin parcouru par l'élan vital, et d'entrer dans le détail de ses conceptions et des critiques qu'il a adressées aux autres évolutionnistes, Lamarck et Darwin, en particulier.

C. Insuffisance des explications mécanistes de l'évolution.

Les évolutionnistes sont unanimes à affirmer que les formes les plus hautes de la vie sont sorties d'une forme élémentaire, que le plus complexe a pu sortir du plus simple par voie d'évolution. Pour nous en persuader, ils nous présentent les découvertes de la paléontologie, des faits anatomiques (similitude d'organes), des faits embryologiques etc. Mais difficultés et désaccords apparaissent dès qu'il s'agit de déterminer le principe moteur de l'évolution, c'est à dire d'expliquer comment et pourquoi les formes élémentaires ont acquis graduellement des organes et des particularités pour devenir des formes complexes et dissemblables.

Darwin fait intervenir la sélection naturelle : des organismes placés dans un milieu doivent pour survivre vaincre divers obstacles : il leur faut donc posséder les aptitudes nécessaires pour une bonne adaptation au milieu.

Ceux d'entre eux qui par suite d'une quelconque déficience se trouvent inadaptés, sont éliminés, tandis que les survivants transmettent leurs particularités avantageuses à leurs descendants. Ainsi par l'accumulation de petites variations accidentelles transmises par hérédité s'effectue la formation progressive d'organes et la diversification des espèces. Cette thèse n'est point admissible selon Bergeon.

Comment expliquer, dit-il qu' des variations accidentelles se complètent, s'harmonisent et convergent vers un même but. Comment ces acquisitions accidentelles, se succèdent dans un ordre accidentel et dans des directions indépendantes, peuvent-elles donner naissance à des organes similaires (œil du vertébré et œil du Poigne, par exemple ?) Il affirme catégoriquement : "Le développement parallèle de structures complexes identiques sur des lignes d'évolution indépendante ne pourra tenir à une simple accumulation de variations accidentelles" (1). D'ailleurs rien ne prouve suffisamment que les habitudes contractées par un individu peuvent avoir un retentissement sur sa descendance. Seules les particularités congénitales sont assurées d'être transmises. L'habitude ou la variation acquise concernent le soma, non le germe.

(1) Evol. Créat. p. 75.

Ici Bergson s'appuie sur la thèse de Weisman qui distingue dans chaque organisme deux parties essentielles : le soma ou corps et le germen constitué par les cellules reproductrices. Weisman soutient qu'une ségrégation du germen s'opère à un stade précoce du développement de l'oeuf, ainsi par la suite les cellules germinales demeurent indépendantes des cellules somatiques (1). Même si l'on admet l'influence du soma sur le germen, dit Bergson, il y a des chances que cette influence provoque chez l'enfant des caractères différents de ce qu'est la tare chez le parent. Les faits montrent, conclut-il, que la transmission héréditaire de l'acquis est l'exception non la règle (2). Du reste, la sélection naturelle ne peut jouer le rôle que lui attribue Darwin. Elle explique tout au plus le processus d'élimination des inadaptés, elle ne peut rendre compte de la croissance positive qui enrichit l'être vivant de caractères nouveaux. Le plus l'élimination résultant de la concurrence vitale n'atteint pas seulement les inadaptés. Les sujets

(1) Dans son ouvrage *Déterminisme et finalité...*, L. Bounoure affirme que les vues de Weisman semblent être confirmées par les observations de bien d'autres savants.

(2) Remarquons que cet argument combat toutes les thèses évolutionnistes. La négation de l'hérédité de l'acquis établit ipso facto l'hérédité d'une forme ancestrale immuable.

les plus vigoureux peuvent succomber là où d'autres échappent. La sélection naturelle est aveugle. "Les grandes causes naturelles de mort, conditions climatiques, inondations, disettes, épidémies, guerres des espèces, détruisent les individus au hasard et sans faire de choix", (1) déclare L. Bounoure.

Avec les néo-darwiniens Bergson pense que les causes essentielles de variations résident dans les différences inhérentes aux germes non dans les démarches de l'individu. Toute fois il n'admet point que ces différences soient purement accidentelles et individuelles. Elles sont le fait "d'une impulsion qui passe de germe à germe à travers les individus" (2). Cette impulsion serait la continuation d'un seul et même élan originel qui s'est partagé dans des directions divergentes : chacune des lignes d'évolution aboutissait à un carrefour d'où rayonnaient de nouvelles voies, ainsi de suite indéfiniment. Ceci explique d'après Bergson, l'existence de résultats identiques (œil du vertébré et œil du Poigné, par exemple) sur des lignes d'évolution indépendantes. En effet dit-il "si les causes essentielles qui

 (1) Déterm. et final. p. 69.

(2) Evol. Créat. p. 94.

travaillent le long de ces divers chemins sont de nature psychologique elles doivent conserver quelque chose de commun en dépit de la divergence des effets... on devrait retrouver jusque dans les derniers résultats, quelque chose de l'impulsion reçue à la source" (1).

Cependant s'il ne s'agit que d'expliquer l'existence d'appareils organiques identiques sur des lignes d'évolution indépendantes, la thèse lamarckienne de l'influence du milieu semble convenable : des conditions extérieures identiques agissant sur la substance vivante entraîneraient par modifications physico-chimiques une similitude d'effets. Bergson la rejette, le jeu du hasard dit-il, même "surveillé du dehors" ne peut aboutir à la juxtaposition d'éléments coordonnés de la même manière dans deux lignes d'évolution indépendantes. Il ajoute éloquemment : "les conditions extérieures ne peuvent agir à la manière d'un moule qui imposerait sa forme aux organismes vivants" (2). Au contraire, il appartient à la vie de se créer à elle même une forme appropriée compte tenu des conditions qui lui sont faites. Croire que le vivant

(1) Evol. Créat. p. 60.

(2) Ibid. p. 63.

doive subir une adaptation passive, c'est ignorer que la vie est essentiellement activité créatrice. Ainsi, conclut Bergson "bon gré mal gré ; c'est à un principe interne qu'il faut faire appel pour obtenir une convergence d'effet"(1). D'ailleurs les faits de régénération nous invitent à chercher une cause interne : si l'on extirpe le cristallin d'un triton on assiste à la régénération du cristallin par l'iris.

S'il doit en être ainsi, le néolamarckisme n'apporte-t-il pas une solution adéquate ? Lamarck, en plus de l'intervention des conditions extérieures imposées par le milieu, soutenait que la fonction crée et développe l'organe. Des biologistes plaidant dans le même sens, pensent que les variations qui aboutissent à la création d'organes ou d'espèces nouvelles ne sont pas accidentelles : telles sont dues à l'effort que déploie l'être vivant pour s'adapter, cet effort pouvant être conscient et volontaire et pas seulement un exercice mécanique de certains organes. Ainsi un organe qui s'avère indispensable pour une bonne insertion du vivant dans son milieu, peut naître et se développer, s'il devient inutile, l'effort qui soutenait son développement se relâche, il s'atrophie alors peu à peu et disparaît. Bergson applaudit

(1) Ibid. p. 83.

partiellement à cette thèse et l'on devine pourquoi : c'est parce qu'elle fait appel à une cause interne immatérielle indépendante de la nécessité des forces physiques. S'agissant toujours d'expliquer comment des organes identiques ont pu se former sur des lignes d'évolution indépendantes, il admet que les mêmes efforts pour tirer parti des mêmes circonstances peuvent aboutir aux mêmes résultats. Mais le terme "effort" ne lui paraît pas tout à fait adéquat pour rendre compte de la réalité. Il faudrait dit-il lui donner un sens "plus profond, plus psychologique encore qu'aucun néo-lamarckien ne le suppose" (1). Il faut creuser sous l'effort pour trouver une cause plus profonde. D'ailleurs si l'on s'en tient à l'effort individuel conscient, comment l'étendre au monde des plantes, comment chez l'animal agirait-il sur les organes qui échappent à l'influence de la volonté ? Même si l'on accorde à cet effort le pouvoir de réaliser des variations, il reste qu'il ne pourrait obtenir un accroissement de complexité que si les caractères acquis se transmettaient régulièrement de manière à s'additionner. Or comme nous l'avons déjà souligné, Bergson estime que la transmission héréditaire de l'acquis n'est que l'exception non la règle. L'effort ne peut donc présider à la réalisation d'un organe tel que l'oeil, dont la formation

 (1) Evol. Créat. p. 78.

nécessite un nombre énorme de complications toutes dirigées dans le même sens.

La seule explication valable serait donc la suivante : les différentes formes de la vie ont conservé quelque chose de la même impulsion initiale, ce qui justifie les homologues constatées sur des lignes d'évolution divergentes. Cette impulsion initiale se continue par une poussée intérieure active, seule cause déterminante de l'adaptation du vivant et de son évolution, c'est elle qui, "passant de germe à germe à travers les individus porte la vie dans une direction donnée à une complication de plus en plus haute"(1). C'est "un effort autrement profond que l'effort individuel, autrement indépendant des circonstances, commun à la plupart des représentants d'une même espèce, inhérent aux germes qu'ils portent plutôt qu'à leur seule substance, assuré par là de se transmettre à leurs descendants" (2). Cette poussée intérieure, de nature psychologique serait donc la cause profonde des variations, "du moins, dit il de celles qui se transmettent régulièrement, qui s'additionnent, qui créent

 (1) Evol. Créat. p. 94.

(2) Evol. Créat. p. 95.

des espèces nouvelles"(1).

Nous le voyons bien, Bergson n'a rejeté dans les thèses des évolutionnistes que ce qui à ses yeux introduirait dans l'activité vitale des déterminismes matériels tels que tout changement serait guidé par la nécessité des forces physiques. Il tient absolument à l'idée suivant laquelle l'évolution n'obéit qu'à une cause de nature psychologique donc à une cause libre qui n'est autre que l'élan vital. L'action créatrice de ce dernier tend précisément à introduire dans la matière le maximum de liberté et d'indétermination.

Il peut donc sembler à première vue qu'il règne au niveau de cette activité créatrice une contingence radicale, une pure indétermination. Mais c'est ici que nous rencontrons des affirmations qui viennent tempérer l'anti-déterminisme de Bergson. Il déclare en effet que si l'évolution du monde organique ne doit pas être prédéterminée dans son ensemble, l'indétermination ne peut être complète : "elle doit laisser à la détermination une certaine part. Un organe tel que l'oeil, par exemple, se serait constitué précisément par une variation continue dans un sens défini" (2). Voilà qui nous éloigne

(1) Evol. Créat. p. 95

(2) Ibid p. 94. C'est moi qui souligne.

d'un indéterminisme radical. Certes Bergson insiste beaucoup et souvent sur la contingence inhérente à l'activité vitale comme dans le passage suivant : "La part de contingence est donc grande dans l'évolution. Contingentes, le plus souvent, sont les formes adoptées, ou plutôt inventées. Contingente, relative aux obstacles rencontrés en tel lieu, à tel moment, la dissociation de la tendance primordiale en telles et telles tendances complémentaires qui créent des lignes divergentes d'évolution. Contingents les arrêts et les reculs : contingentes dans une large mesure, les adaptations" (1). Mais voici qu'il ajoute immédiatement : "deux choses seulement sont nécessaires : 1^o une accumulation graduelle d'énergie, 2^o une canalisation élastique de cette énergie dans des directions variables et indéterminables, au bout desquelles sont les actes libres" (2). Il est donc évident que, tout en combattant le déterminisme, il ne fait pas de la contingence une réalité absolue. Le déterminisme n'est pas définitivement congédié. Une certaine part lui est faite. C'est ce qu'exprime, semble-t-il, Jankélévitch lorsqu'il écrit "l'élanement vital est donc juste assez déterminé pour ne pas progresser au hasard, sans cause et

(1) Évol. Créat. p. 277

(2) Ebid. p. 277

sans direction ; son futur innove néanmoins à chaque pas sur son présent, loin d'en résulter mécaniquement" (1).

Reste à examiner si l'activité psychique est totalement ou partiellement exempte de détermination.

D. Phénomènes de conscience et déterminisme.

Il est temps de nous demander en quoi consistent les nouveautés que la vie élabore dans l'évolution des organismes vivants. Le progrès vital n'engendra-t-il que des organes, et des formes physiques indispensables à une bonne adaptation au milieu ? La nouveauté qui mûrit à travers des milliers de générations, déclare Bergson est surtout d'ordre qualitatif, et c'est le degré d'intensité qu'elle atteint qui conditionne le degré de complexité de la structure de l'organisme. Or ajoute-t-il "c'est du système sensorimoteur que tout part, c'est sur lui que tout converge, et l'on peut dire, sans métaphore, que le reste de l'organisme est à son service" (2). C'est donc cette partie essentielle de l'être vivant qui subit les transformations. Bergson l'affirme : "des organismes les plus simples aux vertébrés les plus intelligents le

(1) Henri Bergson, par Jankélévitch, p. 135.

(2) Evol. Créat. p. 135.

progrès réalisé a été surtout un progrès du système nerveux (1). Mais ce progrès est avant tout celui de la conscience, c'est le degré de libération qu'elle atteint qui entraîne le degré de complexité du système nerveux. Autrement dit, l'éveil de la conscience engendre une croissance de complexité et de perfection dans les appareils sensorimoteurs. Le progrès s'effectue dans le sens de la libération de la conscience, le courant vital tend à fabriquer des consciences de plus en plus libérées des entraves matérielles, et c'est ainsi qu'il insère en même temps de l'indétermination dans la matière : "un système nerveux, avec des neurones placés bout à bout de telle manière qu'à l'extrémité de chacun s'ouvrent des voies multiples où autant de questions se posent est un véritable réservoir d'indétermination" (2). Mais alors, ne peut-on s'attendre à ce que la conscience la plus éveillée, celle de l'homme, soit exempte de toute détermination ? C'est dans la ligne d'évolution qui aboutit à l'homme que s'est engagé le gros de la poussée vitale et là le système nerveux a atteint un niveau de perfection adéquat. Partout ailleurs dit Bergson "la conscience s'est vu acculée à une impasse, avec l'homme seul

(1) Evol. Créat. p. 135.

(2) Ibid. p. 127.

elle a continué son chemin" (1).

Les conceptions bergsoniennes sur la durée semblent renforcer l'idée que la vie intérieure n'est soumise à aucun déterminisme. Le temps réel constitue l'étoffe même de la vie psychique (2), chaque moment de cette durée apporte une nouveauté imprévisible, ainsi son état d'âme s'enfle, s'enrichit en avançant sur la route du temps, "il fait pour ainsi dire bouler de neige avec lui-même"(3). La vie psychique est mémoire, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit "une faculté de classer des souvenirs dans un tiroir ou de les inscrire sur un registre" (4), il y a conservation naturelle, automatique du passé. La totalité de notre passé nous suit à tout instant : "ce que nous avons senti, pensé, voulu depuis notre première enfance est là, penché sur le présent qui va s'y joindre" (3). Ainsi ce que nous sommes aujourd'hui porte la marque de la totalité de notre histoire. De cette survivance du passé, Bergson tire une importante conséquence : il est

(1) Evol. Créat. p. 289.

(2) Bergson pense que la théorie de la relativité confirme ses thèses sur ce point : pour un être conscient seul le temps qu'il vit est réel : "on apporte avec soi, partout où l'on va un temps qui chasse les autres", Durée et simultanésités, p. 238.

(3) Evol. Créat. p. 2. 77^e éd.

(4) Ibid p. 4. 77^e éd.

(5) Ibid p. 5. 77^e éd.

impossible à une conscience de traverser deux fois le même état. Ceci équivaut à la négation du déterminisme dans les phénomènes de conscience. Il l'affirme explicitement : "dire que les mêmes causes internes produisent les mêmes effets, c'est supposer que la même cause peut se représenter à plusieurs reprises sur le théâtre de la conscience (1). Or chaque état d'âme a son originalité propre et ne se renouvelle jamais identique à lui-même. "Pour le psychologue qui ne se laisse point égarer dit-il par d'apparentes analogies, une cause interne profonde donne son effet une fois et ne le produira plus jamais"(2). Donc, pas de déterminisme, semble-t-il dans l'activité psychique. Dans un système matériel, on peut répéter autant de fois que l'on voudra l'état du groupe, le temps ne lui apporte rien de plus, le groupe ne vieillit pas, il n'a pas d'histoire. Toute autre est la réalité psychique où le changement consiste en une croissance, un mûrissement continu, chaque moment apportant un lot d'imprévisibilités : "ce qui n'a jamais été perçu, et qui est en même temps, simple, est nécessairement imprévisible. Or tel est le cas de chacun de nos états, envisagé comme un moment d'une histoire qui se déroule : il est simple, et

(1) E.D.I.C., p. 152.

(2) *ibid* p. 153.

il ne peut pas avoir été perçu, puisqu'il concentre dans son individualité tout le perçu avec en plus ce que le présent y ajoute. C'est un moment "original d'une non moins originale histoire" (1). Il est évident qu'on ne peut parler de déterminisme au sens courant du terme, dans des états qui se caractérisent par la simplicité, l'imprévisibilité, l'originalité, l'individualité.

Toute cette argumentation semble donc établir un point de vue définitif qui ne souffre point de restriction. Mais il suffit d'examiner les conceptions bergsoniennes sur l'interaction de l'élan vital et de la matière pour voir celle-ci peser sur les phénomènes de conscience et leur imposer des limites. En effet la matière, obstacle majeur à l'action créatrice du courant vital a plus ou moins écrasé ce courant sur toutes les lignes d'évolution sauf sur celle qui aboutit à l'homme. Toute l'histoire de la vie, dit Bergson, avait été celle d'un effort de la conscience pour soulever la matière qui l'écrasait. Dans une seule direction elle a eu raison de la matière pour engendrer la conscience humaine. Une conscience totalement libérée pourrait-on croire. Non,

 (1) Evol. Créat. p. 6, 77^e éd.

Bergson affirme explicitement que la conscience humaine n'est pas entièrement libérée des entraves matérielles : "nous ne sommes pas le courant vital lui même dit-il, nous sommes ce courant déjà chargé de matière, c'est à dire de parties congelées de sa substance qu'il charrie le long de son parcours" (1). La présence en nous de la matière va-t-elle imposer à nos activités psychiques tant soit peu de détermination ? C'est bien ce que suggère l'argumentation de Bergson, puisqu'il en déduit une limitation de notre liberté. Si tout acte volontaire, dit-il, renferme une part de liberté, apporte quelque chose de nouveau, "nos créations à nous ne sont que des créations de forme" (2) ; la conscience humaine est libre parce qu'elle marche dans la même direction que son principe, mais elle traîne un poids : "elle est sans cesse tirée en sens inverse, obligée quoi qu'elle marche en avant de regarder en arrière" (3). Bergson ajoute : "cette vision rétrospective est comme nous l'avons montré la fonction naturelle de l'intelligence et par conséquent de la conscience distincte" (4). C'est au niveau de celle-ci que se situent nos habitudes d'esprit, nos démarches de tous les jours qui ne sont que répétition, automatismes,

- (1) Evol. Créat. p. 260.
- (2) Ibid p. 260.
- (3) Ibid p. 259.
- (4) Ibid p. 260.

imitations. Seule la conscience confuse est mémoire, liberté, spiritualité. Mais il précise : bien rares sont les moments où nous réussissons à nous placer au niveau de cette conscience confuse, c'est à dire à produire un acte libre (1). Ce n'est pas chose facile car il s'agit "de ramasser par une contraction violente de notre personnalité, notre passé qui se dérobe pour le pousser compact et indivisé dans un présent qu'il créera" (2). C'est à ce prix, à ce degré de tension que la conscience coïncide avec son principe, et devient liberté.

Comment alors, exclure de l'activité psychique toute détermination, puisque malgré tout elle subit le poids de la matière, l'influence de forces sociales (imitation ; habitudes, automatismes), puisque notre présent est gros de tout le poids de notre passé (3) et que la liberté se confond avec un état d'âme qui est l'exception non la règle ? Nous sommes donc fondés à maintenir nos précédentes conclusions : ni au niveau des phénomènes vitaux, ni à celui de l'activité psychique l'indétermination n'est absolue.

 (1) E.D.I.C. p. 178 et Evol. Créat. p. 218.

(2) Evol. créat. p. 218.

(3) Höffding pense que Bergson est déterministe : "... Bergson définit lui-même la liberté quand il regarde la continuité entre le passé et l'avenir comme son caractère essentiel. Il est alors lui-même déterministe, non pas parce qu'il définit la "liberté" mais parce qu'il la définit de la façon qu'il le fait". La pensée humaine, p. 295, trad. de J. de Coussance, Alcan, 1911.

E. Conclusion du chapitre I.

Il faut donc faire une certaine part à la détermination, part qui peut être aussi petite que l'on veut sans jamais atteindre zéro. Soutenir le contraire, dire que Bergson repousse en bloc tout déterminisme, c'est l'enfermer dans un indéterminisme radical et on pourrait alors soutenir qu'il est en contradiction avec lui-même lorsqu'il écrit "l'indétermination ne peut être complète" l'évolution doit se faire "dans un sens défini" ; lorsqu'il souligne la nécessité de deux choses : "l'accumulation graduelle de l'énergie" et sa "canalisation élastique" ; lorsqu'il déclare que la conscience subit le poids de la matière, ce qui impose des limites à notre liberté : et surtout on pourrait alors reprocher à Bergson de s'être donné gratuitement ce qui manquait, d'après ses propres critiques, aux thèses de Lamarck et Darwin : la possibilité d'une évolution graduelle, par accumulation progressive de variations s'ajoutent dans un sens défini. En effet s'il y a indéterminisme total, si nous écartons cette part de détermination qui garantit la direction du mouvement évolutif, aucune théorie évolutionniste ne se justifie, pas plus celle de Bergson que celles de Lamarck et Darwin. Rien ne pourrait expliquer le développement d'organes vers des formes de plus en plus complexes

(formation du système nerveux par exemple). Comment des créations successives sans aucun lien, des surgissements fortuits et discontinus pourraient-ils constituer une évolution réalisant des perfections de plus en plus hautes :

Ainsi malgré, une lutte constante contre le déterminisme, Bergson introduit dans ses propres thèses des restrictions, des concessions qui signifient clairement qu'il faut en accepter quelque chose. Notons enfin, que partout, dans ses vues, le recul de la nécessité comporte comme corollaire explicitement exprimé l'épanouissement de la liberté.

CHAPITRE II. FINALITE.

Bergson déclare dans l'Évolution Créatrice : "la doctrine des causes finales ne sera jamais réfutée définitivement" car dit-il "son principe qui est d'essence psychologique est très souple. Il est si extensible, et par là-même si large, qu'on en accepte quelque chose dès qu'on repousse le mécanisme pur. La thèse que nous exposerons dans ce livre participera donc nécessairement du finalisme dans une certaine mesure" (1). Cependant il a vigoureusement combattu la finalité sous ses formes traditionnelles : finalisme radical de Leibniz, finalité interne, finalité externe.

A. Finalisme radical.

C'est le système de Leibniz que Bergson appelle "finalisme radical" dans un passage déjà cité dans notre introduction.

Leibniz soutient l'existence dans l'univers d'une harmonie préétablie, de sorte que les démarches des êtres de la nature obéissent à des rapports réglés ; chaque monade (ou substance simple) ne fait que déployer dans le

(1) Evol. Créat. p. 43.

tamps ce qui de toute éternité était enveloppé dans son essence : parmi toutes les essences possibles, Dieu n'a admis à l'existence que celles, qui, compatibles entre elles constituent le meilleur système de compossibles, c'est à dire le meilleur des mondes possibles (1). Tout se passe donc comme si l'avenir est déjà donné dans le présent, de ce fait tout ce qui arrivera est déjà conçu, prévu par Dieu et déposé dans les êtres (les monades). Voilà précisément ce que Bergson refuse d'admettre. Selon lui les thèses de finalisme radical comme celles du mécanisme sont incompatibles avec la notion d'évolution véritable : l'univers n'est pas fait, il se fait continuellement. Dire que les démarches des êtres de la nature ont été réglées une fois pour toute, c'est encore affirmer que tout est donné : le temps n'apporterait aucune nouveauté et par conséquent ne serait rien. Il y a dit-il mieux qu'un plan qui se réalise dans les démarches de la vie "un plan est un terme assigné à un travail : il clôt l'avenir dont il dessine la forme. Devant l'évolution de la vie au contraire, les portes de l'avenir restent grand'ouvertes. C'est une création qui se poursuit sans fin en vertu d'un mouvement initial" (2). Si la vie réalisait

 (1) Théodicée partie I, p. 144, édition annotée par J. Jalabert, Aubier, éditions Montaigne, 1962.

(2) Evol. Créat. p. 114.

un plan, ajoute t-il, elle devrait manifester une harmonie de plus en plus complète à mesure qu'elle avance, or nous constatons plutôt que : "la vie s'éparpille en manifestations antagonistes et incompatibles entre elles" (1).

Voilà donc le finalisme radical repoussé par le besoin de libérer l'avenir de toute prédétermination et de toute prévision. Le Dieu calculateur de Leibniz écarté, Bergson lui substitue un Dieu qui mérite attention et réflexion. Il nous intéresse de savoir par exemple si son activité est finalisée et s'il a une vision de l'évenir. "Si nos analyses sont exactes, écrit Bergson c'est la conscience ou mieux la supra conscience qui est à l'origine de la vie" (2). Il s'agirait d'un "centre d'où les mondes jailliraient comme des fusées d'un immense bouquet", il poursuit : "pourvu toute fois que je ne donne pas ce centre pour une chose, mais pour une continuité de jaillissement. Dieu, ainsi défini, n'a rien de tout fait, il est vie incessante, action, liberté" (3). En outre Bergson nous laisse entendre qu'il est "Amour et éprouve le besoin d'aimer ses créatures, l'homme en particulier constituant

 (1) Evol. Créat. p. 112.

(2) ibid p. 283.

(3) ibid p. 270.

le complément de cet amour" (1).

Comment donc situer cette Source de la vie par rapport au temps qui occupe une si importante place dans la pensée de Bergson. Est-ce qu'il se contente d'improviser à chaque instant ses actions, sans aucune intention et sans visée ? Se contente-t-il de vivre les nouveautés qu'apporte chaque moment de la durée sans les prévoir ? Selon Bergson c'est toujours après coup que nous décelons une orientation qui laisse supposer une finalité : c'est à la lumière du présent que le passé nous révèle des directions suivies par la vie qui pourrait aussi bien en prendre d'autres. Que la porte de l'avenir nous soit fermée à nous, êtres humains, acceptons-la, mais est-elle au moins ouverte à cette Source de la vie, c'est à dire à Dieu. S'il est supraconscience, liberté, amour, nous sommes fondés à croire qu'il réalise ce qu'il veut dans ses actes, dans ses "jaillissements", en particulier qu'il crée en fonction de son Amour. Que signifierait sa liberté, s'il n'oriente pas ses actes dans une direction voulue, choisie ? C'est Bergson qui nous apprend que : "si conscience signifie mémoire, et anticipation, c'est que conscience est synonyme de choix (2).

(1) Les deux sources de la morale et de la religion, p.273.

(2) Energ. Spiri., p. 11.

Comment donc la supraconscience ne pourrait-elle concevoir d'avance plusieurs actions possibles et choisir celle qui lui convient ? (1) Bergson n'a-t-il écarté le Dieu calculateur de Leibniz que pour lui substituer un Dieu, à peu près somnambule qui n'est conscient que de l'instant présent qu'il vit ?

De toute façon si comme il l'écrit l'activité vitale transcende la finalité, définie comme la réalisation d'une idée préconçue il resterait à expliquer la part de prévision qu'impliquent des affirmations comme celle-ci : "mais il faut toujours se rappeler que la vie sociale était comprise dans le plan de structure de l'espèce humaine comme dans celui de l'abeille, qu'elle était nécessaire, que la nature n'a pu s'en remettre exclusivement à nos volontés libres, que dès lors elle a dû faire en sorte qu'un seul ou quelques uns commandent et que les autres obéissent" (2).

Il importe cependant de remarquer que Bergson s'exprime souvent avec une prudente circonspection. Il suggère plus qu'il ne tranche, ses points de vue concernant l'essence et l'activité divine sont souvent sinon toujours exprimés avec

 (1) C'est Bergson qui écrit pourtant : "... toute la présente étude tend à établir que le vital est dans la direction du volontaire. On pourrait donc dire que ce premier genre d'ordre est celui du vital ou du voulu, par opposition au second, qui est celui de l'inerte et de l'automatique". Evol. Créat. p.244.

(2) Deux. S. Mor. Rel. p. 300, 3è éd.

avec le conditionnel. Il faut néanmoins reconnaître qu'il n'est pas aisé de placer à l'origine des choses un Dieu qui serait Liberté, Supra-conscience, Amour, pour lui prêter ensuite des actes, des "jaillissements" non finalisés, des actes dont le résultat ne serait ni voulu ni prévu.

Quittons momentanément les implications métaphysiques, de la finalité, pour envisager cette notion au niveau des réalités concrètes de notre monde.

B. Finalité interne.

Pas plus que le finalisme radical, l'idée de finalité interne n'est acceptable selon Bergson. En quoi consiste-t-elle ? Lalande définit la finalité interne : "celle qui a pour fin l'être même dont les parties sont considérées comme moyens" (1). C'est donc cette sorte de finalité que l'on croit lire dans un organisme vivant : ses différentes parties (cellules, tissus, organes, etc) semblent être structurées chacune pour une fonction qui lui est assignée : toutes travaillent au bon équilibre de l'ensemble, à sa conservation, à sa protection.

Comment Bergson justifie-t-il son refus d'admettre la finalité interne ? Dans un organisme complexe, dit-il,

(1) Vocabulaire technique et critique de la philosophie, p. 355, 8^e éd.

l'entente entre les différents éléments n'est pas complète, puisque certains d'entre eux peuvent se comporter comme de véritables organismes vivants, ayant une certaine autonomie, fonctionnant pour leur propre intérêt et non pour celui de l'ensemble. Ainsi "les phagocytes poussent l'indépendance jusqu'à attaquer l'organisme qui les nourrit" (1) ; les cellules germinales ont leur vie propre à côté des cellules somatiques. Par ailleurs les faits de régénération nous montrent, poursuit Bergson, que certains éléments qui n'occupaient qu'une petite place et une fonction spéciale peuvent dans certains cas se considérer comme l'équivalent du tout.

A première vue, il semble bien que les finalistes pourraient facilement retourner ces arguments contre Bergson, et montrer que les faits qu'il invoque militent plutôt en faveur de la finalité interne. Les phénomènes de régénération par exemple, révèlent plutôt la solidarité réciproque qui existe entre le tout et la partie ; ils prouvent que le tout est présent d'une certaine manière dans la partie, sinon la reconstruction du tout à partir de l'élément serait impossible. Par ailleurs, dire que certains éléments se

(1) Evol. Créat. p. 45.

comportent comme de véritables organismes, n'est-ce pas souligner tout simplement une vérité qui n'a pas échappé à Leibniz, savoir : "une machine faite par l'art de l'homme n'est pas machine dans chacune de ses parties... Mais les machines de la nature, c'est à dire les corps vivants sont encore machines dans leurs moindres parties, jusqu'à l'infini" (1). Autrement dit, l'organisme vivant contient des parties qui en contiennent d'autres, ainsi de suite, indéfiniment, chacune à chaque niveau étant une organisation complexe douée d'une certaine autonomie, ce qui n'empêche pas la parfaite collaboration de toutes au bien être de l'ensemble.

A propos de la rébellion des phagocytes contre l'organisme qui les nourrit, il semble que Bergson fait allusion à des cas particuliers anormaux. L'activité phagocytaire des leucocytes a plutôt une éminente utilité pour l'organisme puisqu'elle élimine les microbes qui pourraient le détruire.

Quant aux cellules germinales qui auraient leur vie propre à côté des cellules somatiques, il n'est pas admissible

(1) La Monadologie, p. 179, édition annotée par E. Boutroux.

de s'en tenir à cette indépendance relative et taire la circularité des merveilleux phénomènes qui conduisent de la cellule germinale à la forme précise du corps adulte et de ce dernier à de nouvelles cellules germinales. C'est bien en considérant le passage du germe à l'organisme entier que l'on s'aperçoit que le tout peut être contenu d'une certaine manière dans l'élément. L. Bounoure déclare à ce sujet : "le plus bel exemple de finalité de toute la nature, celui de l'ontogenèse, traduit d'autant mieux un isomorphisme entre la promorphologie du germe et l'organisation de l'adulte que, dans certains cas, la destinée précocement fixée des divers territoires ovulaires (oeuf en mosaïque) en fournit une image presque littérale" (1). Ceci prouve que la forme adulte de l'organisme et ses propriétés spécifiques sont contenues (préfigurées) dans le germe : le corps construit en lui-même sa propre forme en miniature, le germe destiné à devenir un autre lui-même. Il y a là plus que de la finalité interne puisqu'il ne s'agit rien moins que la continuité de l'espèce par la procréation.

Par ailleurs, c'est un fait évident que, malgré le rejet catégorique de la finalité interne, Bergson nous

(1) Déterm. et Fin. p. 245.

présente souvent des faits et des idées propres à établir l'existence de cette finalité. Nous rencontrons par exemple cette affirmation : "un organisme supérieur est essentiellement constitué par un système sensorimoteur installé sur des appareils de digestion, de respiration, de circulation, de sécrétion... etc qui ont pour rôle de le réparer, de le nettoyer, de le protéger, de lui créer un milieu constant, enfin et surtout de lui passer de l'énergie potentielle à convertir en mouvement de locomotion" (1). Il précise "l'étude d'un de ces organismes nous fait donc tourner en cercle comme tout y servait de moyen à tout"(2). N'est-on pas tenté d'affirmer qu'il reconnaît explicitement l'existence de la finalité interne surtout lorsque l'on prête suffisamment attention à l'expression "... de lui créer un milieu constant ?" C'est là, en effet une allusion aux mécanismes des phénomènes de régulation qui interviennent automatiquement pour rétablir un équilibre, lorsqu'il se produit une perturbation dans l'organisme. Il s'agit d'écarter un danger, de corriger excès ou défaut, d'accommoder l'organisme à des conditions extérieures nouvelles, c'est à dire de maintenir la constance d'un ordre vital par des réactions appropriées qui neutralisent les perturbations.

 (1) Evol. Crét., p. 135.

(2) Ibid. p. 136.

Lorsque par exemple le pH (degré d'acidité) du sang baisse, les centres nerveux respiratoires, situés dans le bulbe rachidien, sensibles à cette baisse due à l'accumulation d'anhydride carbonique dans le sang veineux, réagissent en accélérant les mouvements respiratoires, lesquels éliminent l'excès d'anhydride carbonique. C'est une rétroaction de l'effet sur la cause (1). Dans les maladies infectieuses, dit L. Bounoure, "les défenses de l'immunité naturelle, production des anticorps et mise en jeu de la phagocytose constituent le type même de la réaction régulatrice" (2). De son côté le biologiste Cuénot a attiré notre attention sur l'existence de mécanismes internes de régulation qui servent à maintenir une température constante chez les animaux homéothermes (mammifères, oiseaux) mal protégés par un revêtement naturel (3). Il est évident que ces phénomènes de régulation qui se produisent à l'intérieur de chaque organisme individuel témoignent en faveur de la finalité interne.

Un autre exemple où Bergson semble établir lui-même l'existence de cette finalité nous est offert lorsqu'il compare très souvent les milliers de cellules des organismes

 (1) Déterm. et fin. p. 100 par L. Bounoure.

(2) Ibid. p. 102

(3) Invention et finalité en biologie, 160.

Une société d'abeilles qui forme "un système si étroitement organisé qu'aucun des individus ne peut vivre isolé au-delà d'un certain temps". (1) De cette comparaison il conclut d'ailleurs : "l'instinct qui anime l'abeille se confond donc avec la force dont la cellule est animée, ou ne fait que la prolonger (2)". Ceci revient à reconnaître que dans une société d'abeilles comme au sein de l'organisme il y a convergence des efforts partiels vers un même but : intérêt vital de l'individu ou de l'espèce. Comment nier cette convergence, comment nier qu'il y ait là une unité téléologique, surtout lorsqu'on admet comme Bergson que "très probablement ce ne sont pas les cellules qui ont fait l'individu par voie d'association, c'est plutôt l'individu qui a fait les cellules par voie de dissociation (3)". Comment poser un individu qui, grâce à une poussée intérieure se crée des cellules des organes, leur donne une structure adéquate aux fonctions qu'ils lui assigne, individu formant un tout indépendant (système clos par la nature, comme dit Bergson) qui veille à sa conservation, subvient à ses besoins, assure sa défense, pour rejeter ensuite la finalité interne ? Et cela chez un philosophe pour qui c'est une poussée.

 (1) Evol. Créat. p. 180

(2) ibid p. 180

(3) ibid p. 282

intérieure qui est la véritable cause de l'évolution : elle préside à l'adaptation du vivant à son milieu, aux créations d'organes nouveaux, à toutes les acquisitions qui aboutissent à l'apparition d'espèces nouvelles : et c'est bien au sein de chaque organisme individuel que cette poussée travaille.

Certes pour Bergson il n'y a pas "d'individu absolument tranché". Et son rejet de la finalité interne n'est peut-être que la conséquence de son refus de l'individualité. Ce refus se fonde selon lui sur les faits de régénération et de reproduction : reconstitution du tout à partir de la partie (tronçon ou germe). Mais à notre avis il n'y a là rien d'autre que les phénomènes de procréation qui témoignent plutôt en faveur de la finalité, puisqu'ils prouvent la solidarité réciproque du tout et de la partie.

C. Finalité externe.

Le finalisme radical rejeté, la finalité interne repoussée, Bergson déclare : "la finalité est externe ou elle n'est rien du tout (1)". Cependant il a formulé des

(1) Evol. Créat., p. 44.

arguments contre la finalité externe, finalité en vertu de laquelle "les êtres vivants seraient coordonnés les uns aux autres" (1).

Il n'y a pas selon Bergson une parfaite coordination entre les êtres vivants. A mesure que la vie avance dans son mouvement évolutif, elle "s'éparpille en manifestations antagonistes et incompatibles entre elles" (2). De là une "désharmonie croissante entre les espèces". D'ailleurs il y a des espèces qui piétinent, d'autres qui régressent, l'évolution n'étant pas un mouvement à sens unique. Le progrès ne se continue dit Bergson que dans deux ou trois grandes lignes d'évolution où la vie crée des formes de plus en plus complexes. A côté, dit-il existent des voies où s'effectuent des déviations, des arrêts et des reculs. Cela s'explique par le fait que l'élan est fini, par conséquent il ne peut toujours vaincre les obstacles qu'il rencontre. Ainsi il faut faire la part de l'accident et reconnaître que tout n'est pas cohérent dans la nature : "chaque espèce

 (1) Evol. Créat. p. 43 - Lalande définit la finalité externe : "celle qui a pour fin un être autre que celui qui est (totalement ou partiellement) un moyen de réaliser cette fin".
 Vocab. techn. et crit. de la philo. p. 350, 8è éd.

(2) Evol. Créat. p. 112.

se comporte comme si le mouvement général de la vie s'arrêtait à elle, elle ne vit que pour elle. De là les luttes sans nombre dont la nature est le théâtre ; de là une désharmonie frappante et choquante, mais dont nous ne devons pas rendre responsable le principe de la vie"(1).

Cette argumentation repose essentiellement sur deux faits : 1° La désharmonie croissante qui existerait entre les êtres vivants de la nature. 2° la contingence qu'introduit l'accident.

Sans prétendre que les démarches des êtres de la nature traduisent une harmonie parfaite, disons que ces arguments de Bergson appellent quelques critiques.

Il semble qu'il ne découvre la désharmonie que dans les luttes entre individus de même espèce ou d'espèces différentes. N'est-ce pas là un parti pris délibéré qui laisse de côté les complémentarités d'une haute utilité vitale, qui existent entre individus d'une même espèce, entre espèces différentes et même entre les règnes animal et végétal (cycle de l'azote). L'individu est déterminé à vivre en société, ne serait-ce que pendant la période de son enfance où il a encore besoin de protection (même l'adulte ne peut vivre dans un isolement absolu), il est

(1) Evol. Créat. p. 276.

solidaire de ses congénères, de son milieu : son bien être et sa survie dépendent de lois cosmiques qui permettent l'épanouissement de la vie sur terre. Comme le dit si bien L. Bounoure : "tout organisme naturel, tout en étant un système fermé sur soi s'insère d'autre part dans un système plus vaste, la biosphère ou monde des vivants où tous se nourrissent les uns aux dépens des autres selon un vaste cycle d'échanges matériels où s'échelonnent végétaux et animaux jusqu'aux bactéries de la putréfaction qui assurent le retour des matières organiques au monde minéral".(1)

Il existe bien des complémentarités objectives, à un niveau élevé dans la mesure où elles concernent l'intérêt général de tous les vivants ou d'un grand nombre d'espèces ; tandis que la désharmonie choquante dont Bergson fait état se situe dans les "luttres pour la vie", où les vivants d'une espèce sont massacrés par ci par là pour que vivent des individus d'une autre espèce. Certes ces "assassinats" continuels heurtent notre sensibilité, mais il semble qu'ils résultent d'une sorte de symbiose qui permet à la vie de continuer son chemin, assurant à chaque espèce une stabilité relative. L'individu meurt l'espèce demeure.

(1) Déterm. et Fin. p. 258.

Surtout comment ignorer certaines harmonies, certaines complémentarités comme celles qui existent entre le mâle et la femelle ? L. Bounoure estime que la finalité externe "se manifeste en premier lieu dans l'existence des sexes : chaque individu sexué, organisé pour lui-même possède d'abord une finalité interne, qui n'est autre chose en lui que l'utilité réciproque des parties et du tout mais en outre il a une raison d'être en dehors de lui-même, à savoir l'existence de la femelle s'il est mâle, et du mâle s'il est femelle, puisque c'est dans cette destination réciproque que s'accomplira pour chacun sa nature d'être sexué. Cette finalité externe s'affirme avec évidence dans tous les organes de la reproduction qui sont complémentaires d'un sexe à l'autre ; elle se précise dans l'ajustement parfait des organes d'accouplement, et jusque dans la fusion indispensable du spermatozoïde et de l'ovule, qui sont voués à la mort si ce but final n'est pas atteint" (1).

Quant à la contingence introduite par le hasard des obstacles rencontrés, contingence que Bergson évoque contre la finalité externe, on peut se demander si elle ne va pas accorder au milieu physique un privilège que Bergson lui

(1) Déterm. et Fin. p. 153.

avait refusé dans l'adaptation et l'évolution du vivant. En effet il écrit : "si l'évolution de la vie s'était heurtée à des accidents différents sur la route, si, par là, le courant de la vie avait été divisé autrement, nous aurions été, au physique et au moral, assez différents de ce que nous sommes. Pour ces diverses raisons on aurait tort de considérer l'humanité telle que nous l'avons sous les yeux comme préformée dans le mouvement évolutif" (1). Voilà qui semble privilégier les causes mécaniques extérieures, au détriment de la poussée intérieure à laquelle Bergson avait pourtant accordé une action directrice déterminante. Si les causes extérieures accidentelles imposent à la vie des formes qu'elle ne contenait pas en puissance, son mouvement serait comparable à celui d'un torrent qui dessine les formes que lui imposent les accidents du terrain. Or s'agissant de réfuter la thèse lamarckienne de l'influence du milieu dans l'évolution des organismes, Bergson avait soutenu que les conditions extérieures ne peuvent agir sur la vie à la manière d'un moule imposant une forme (2). Le rôle de la contingence due aux obstacles mériterait donc d'être ramené à de justes proportions. D'ailleurs contingence et finalité

 (1) Evol. Créat. p. 288.

(2) Ibid. p. 62.

ne s'opposent pas : il semble plutôt que la finalité suppose une contingence relative. C'est ce qu'exprime Paul Janet en ces termes "ce qui constitue essentiellement la finalité, c'est que le rapport des parties au tout est contingent : c'est cela même qui est la finalité. Si en effet on admet que la matière, obéissant à des lois nécessaires, doit forcément prendre la forme d'un organe propre à telle fonction, il faut sacrifier l'idée de finalité, et n'admettre que la nécessité brutale" (1).

Par ailleurs, de l'analyse de l'instinct faite par Bergson, ne peut-on tirer un argument en faveur de la finalité ? L'activité instinctive suppose chez l'animal des dispositions innées et une sensibilité sélective destinée à guider l'action vers un but précis, ayant une utilité vitale. Bergson le dit : "l'instinct est donc nécessairement spécialisé, n'étant que l'utilisation pour un objet déterminé d'un instrument déterminé" (2). Il souligne même l'exemple du sphex qui paralyse sa proie sans la tuer "le sphex à ailes jaunes, qui a choisi pour victime le grillon,

(1) Les causes finales, page 578.

(2) Evol. Créat. p. 153.

sait que le grillon à trois centres nerveux qui animent ses trois paires de pattes ou du moins il fait comme s'il le savait. Il pique l'insecte d'abord sur le cou, puis en arrière du prothorax, enfin vers la naissance de l'abdomen"(1). Comment expliquer que de telles démarches instinctives puissent atteindre leur but avec précision, sans qu'il y ait eu auparavant apprentissage ? Bergson a signalé le fait sans en arriver à la conclusion qui s'impose : l'instinct implique une finalité naturelle. L. Bounoure l'affirme "comme toute grande fonction de la vie, il est un mécanisme monté en vue d'un résultat de valeur vitale, c'est à dire un mécanisme finalisé" (2).

Comment nier la finalité externe lorsqu'on considère la place qu'occupe dans les démarches des vivants, les activités concernant la procréation et la protection de leurs petits, activités qui assurent la continuité de l'espèce ? Bergson y fait allusion : l'amour maternel, dit-il, "nous montre chaque génération penchée sur celle qui la suivra. Il nous laisse entrevoir que l'être vivant est surtout un lieu de passage et que l'essentiel de la vie tient dans le

(1) Evol. Créat. p. 187.

(2) Déterm. et final. p. 131.

mouvement qui la transmet" (1). Le fait est frappant chez certaines espèces, chez les abeilles notamment. Les habitants de la ruche (reine, mâles ou faux-bourdon, ouvrières) semblent totalement absorbés par le seul souci de procréer. La reine ne sort qu'une seule fois librement, pour la fécondation. Le faux-bourdon qui a eu le privilège de s'accoupler avec elle le perd de sa vie. Désormais la reine ne fera rien d'autre que pondre. Une fois les essaimages de la ruche terminés, les mâles devenus inutiles sont massacrés jusqu'au dernier par les ouvrières. Celles-ci, des femelles "privées de leur sexe", s'occupent continuellement de travaux divers : soins aux larves, sécrétion de la cire, construction de nouvelles cellules, entretien de la propreté et de la ventilation, récolte du miel et du pollen etc (2). Comme on le voit, l'individu mène une vie de sacrifice total pour que l'espèce "abeille" demeure. Il en est de même dans toutes les autres espèces, mais à des degrés divers. J.H. Fabre au terme de ses longues et minutieuses observations sur les mœurs des insectes affirmait l'existence de "la finalité d'actions dirigées vers un but".

 (1) Evol. Créat. p. 139.

(2) Voir : le problème moral et les philosophes par A. Cresson, A. Collin, 5è éd. p. 10 et 11.

Il s'est penché sur les démarches étonnantes d'un hyménoptère, le cerceris tuberculé qui met en réserve pour la nourriture de ses futures larves (qu'il ne verra pas) une proie qu'il a soigneusement paralysée sans la tuer. "Tous ces privilégiés des aptitudes instinctives, dit Fabre, préparent pour leur descendance le vivre et le couvert. A l'intention d'une famille que leurs yeux à facettes ne verront jamais et que néanmoins connaît très bien la prévision maternelle, ils passent maîtres en une foule d'industries"(1). La voix autorisée de L. Bounoure déclare, de son côté : "conservation et constance des espèces, c'est là, positivement, le fait le plus général et le plus authentique du monde biologique actuel, celui qui paraît traduire le but le plus certain, ou, si l'on préfère la tendance la plus marquée de la vie" (2).

Tout ceci prouve suffisamment que les arguments de Bergson contre la finalité interne et la finalité externe appellent de sérieuses réserves. S'il n'est pas aisé de donner un statut définitif, une formulation théorique adéquate, à ces formes de finalité, il est bien plus

(1) cité par Veudryes dans Déterminisme et autonomie, p.66.

(2) Déterm. et final. p. 275.

difficile de les détruire, puisqu'une multitude de faits concrets militent en leur faveur.

Pourquoi donc Bergson a-t-il combattu la finalité ? Il a ses raisons; pour les comprendre il faut étudier ce qu'il en admet.

D. La finalité selon Bergson.

Quelle sont donc ses conceptions au sujet de la finalité ? Tout d'abord, il nous dit lui-même, que la philosophie de la vie (la sienne) se rapproche du finalisme en ce sens qu'elle "nous représentera le monde comme organisé, comme un ensemble harmonieux". Mais, ajoute-t-il, cette harmonie est loin d'être parfaite ; mieux, elle cède le pas aux discordances puisqu'elle "n'existe pas en fait ; elle existe plutôt en droit" (1). La raison en est que "l'harmonie se trouverait plutôt en arrière (à la source de la vie) qu'en avant" (1). Ainsi les similitudes et complémentarités qui existent aujourd'hui entre des formes appartenant à des lignes d'évolution différentes seraient dues à leur communauté d'origine. La complémentarité qui unissait les diverses tendances de l'élan originel, se retrouve entre les

(1) Evol. Créat. p. 51 à 56.

manifestations ultérieures de la vie. Mais selon Bergson, cette harmonie s'affaiblit à mesure que l'évolution se poursuit, parce que "l'identité d'origine n'entraîne pas une aspiration commune". (1)

L'harmonie placée en arrière, Bergson débarrasse ainsi l'avenir de toute prédétermination, anticipation ou possibilité de prévision. Il en fait un champ ouvert aux innovations, aux improvisations de la spontanéité créatrice de la vie. Il le précise : "jamais l'interprétation finaliste telle que nous le proposerons, ne devra être prise pour une anticipation sur l'avenir. C'est une certaine vision du passé à la lumière du présent" (2). Cette vision ne concerne d'ailleurs pas les organismes individuels, puisqu'il rejette catégoriquement la finalité interne : "c'est en vain qu'on prétend rétrécir la finalité à l'individualité de l'être vivant"(3). C'est au niveau de la totalité organique que constitue le monde vivant que Bergson serait prêt à situer la finalité : "s'il y a de la finalité dans le monde de la vie, elle embrasse la vie entière dans une seule indivisible étreinte".(4)

 (1) Evol. Crat. p. 51 à 56.

(2) Ibid. p. 57

(3) Ibid. p. 47

(4) Ibid. p. 47.

En définitive nous pouvons dire que Bergson, fidèle à l'esprit de sa philosophie s'est refusé d'admettre :

- 1^o la part d'anticipation et de prévision qu'implique la finalité ;
- 2^o une conception statique limitant la finalité à des réalités partielles et figées, à des systèmes fermés et solidifiés : individus (unités absolues), espèces vivantes immuables.

Mais si ce qu'il rejette nous apparaît clairement, par contre ce qu'il nous propose n'a pas le mérite de la clarté. On comprend mal une finalité qui embrasserait "la vie entière" sans se manifester au niveau des individus qui sont les seuls supports de la vie. Aussi de sévères critiques lui ont-ils été adressées. Notamment celles de E. Roland qui écrit "en compromettant la valeur ontologique des principes rationnels, Bergson s'est voué à l'incapacité de formuler et de fonder une doctrine authentiquement finaliste"(1). Il estime en effet que, "si l'on déclare vain le besoin rationnel d'absolu, factices les principes de la causalité et de l'être (négarion d'un substrat permanent du changement),

 (1) La finalité morale dans le bergsonisme, p. 98.

on peut croire à une activité sans substance, mais la pensée engagée dans cette voie n'a plus qu'à se renier elle-même et à renoncer à toute ébauche d'explication rationnelle, mécaniste ou finaliste" (1). Il poursuit : "on ne peut être à demi finaliste, pas plus qu'on ne peut être à demi réaliste. Faut-il de s'être exprimé avec la netteté suffisante sur la connaissance et la nature du réel, Bergson ne peut faire aboutir comme il faudrait son explication finaliste." (2).

Considérée cependant dans le contexte de sa philosophie, sa conception de la finalité reste tout à fait conforme à sa pensée. Il lui importait d'écarter le finalisme traditionnel avec ses schémas statiques et fermés sur eux-mêmes, pour lui substituer un finalisme du mouvement, de l'ouverture, où des nouveautés peuvent prendre place.

Il nous importe, quant à nous, de noter, d'accord avec Bergson, que la finalité demeure une réalité qui ne peut être définitivement réfutée. On la conçoit d'une façon ou d'une autre, mais on ne peut la réduire à néant.

(1) La finalité morale dans le bergsonisme, p. 98.

(2) Ibid. p. 99.

Il conviendrait d'ailleurs, avant toute entreprise de systématisation finaliste ou anti-finaliste de se pencher sur les faits, pour constater que la finalité a un fondement réel dans la nature des choses : il s'agit d'une réalité perceptible au niveau d'un grand nombre de phénomènes. Nous la saisissons, ou du moins nous l'entrevoions chaque fois que nous sommes en présence d'une convenance complexe et harmonieuse entre une activité dirigée et son résultat, entre une organisation et sa fonction, comme par exemple : entre la tendance sexuelle et la reproduction, la structure de l'oeil et la vision, une réaction glandulaire régulatrice et la constance d'un ordre vital... Au delà de cette constatation, qui d'ailleurs peut être faite scientifiquement (1) se situent les discussions et les théories concernant ses implications psychologiques et métaphysiques qu'on ne peut éluder à partir du moment où l'on cherche à comprendre et à expliquer le fond des choses.

Le résultat d'actions successives, ou d'une organisation, est ou bien la conséquence d'une rencontre fortuite ou bien une fin, voulue, désirée, et dont la réalisation explique l'agencement des moyens qui y conduisent. Dans le

(1) Vendryes écrit : "Il est difficile, on peut même dire impossible, d'être biologiste sans être finaliste", Déterminisme et autonomie, p. 65.

premier cas, il s'agit d'un pur hasard, tandis que la seconde hypothèse implique une intention, une conscience libre au point de départ, c'est à dire un agent qui ne soit pas une simple étape, déterminée comme les autres, dans une succession nécessaire de causes et d'effets. Il apparaît ainsi que le déterminisme et la finalité sont liés au problème de la liberté. Bergson l'a bien senti et il semble que son attitude de combat contre eux découle de son souci de faire une large place à la liberté dans les créations du courant vital et dans l'activité psychique de l'homme.

CHAPITRE III

LA LIBERTE SELON BERGSON

Comme nous l'avons déjà rappelé dans l'introduction, la philosophie bergsonienne replacée dans son contexte historique apparaît comme une réaction contre le mécanisme scientifique du XIX^e siècle. Or les conceptions mécanistes réduisent l'homme à une simple machine vivante, les réalités psychologiques à des phénomènes objectivables obéissant à des lois précises, et aboutissent de ce fait à la négation de la conscience et de la liberté. Dès lors il n'est pas étonnant que la notion de liberté occupe une place fondamentale dans la pensée de Bergson. Il suffit en effet de restaurer la liberté et la spiritualité qu'elle suppose pour que les thèses des mécanistes s'évanouissent ou inversement de détruire ces thèses pour que du même coup la liberté se trouve sauvegardée. Les principales innovations philosophiques de Bergson conduisent bien à ce résultat, comme on s'en aperçoit, en les examinant d'assez près.

La notion fondamentale de durée concrète qu'il oppose au temps abstrait du mathématicien, restaure les privilèges de l'intériorité, du vécu, du senti. Durée signifie invention, ainsi chacun de ses moments apporte du nouveau, de l'imprévisible. Elle constitue "l'étoffe" même de la vie psychique, de la conscience confuse qui est mémoire, liberté : en effet c'est précisément au niveau du moi profond, niveau de l'extrême tension de la volonté, que se situe l'acte libre (1). L'on comprend alors que la création libre de nouveauté soit le privilège de l'âme ouverte, du Saint ou du héros moral, c'est à dire de celui qui, grâce à son émotion créatrice rompt les barrières du "tout fait", échappe au cercle étroit du moi superficiel qui n'est que conformisme et imitation. Cette ouverture d'âme n'est pas un état, c'est un mouvement qui a justement le bonheur d'aller en sens inverse de l'intellectualité et de la matérialité, c'est à dire d'aller dans la même direction que l'Élan vital. Le mérite du Saint et du héros réside dans l'effort de torsion qu'ils se sont imposé pour dominer en eux le poids de la matérialité : si, en fait peu nombreux sont ces êtres exceptionnels, en droit tout le monde en est capable, puisque l'esprit déborde le corps dans la nature humaine.

(1) E.D.I.C. p. 178 et Evol. Créat. p. 218.

Ainsi les thèses essentielles du bergsonisme convergent bien vers la liberté. Mohamed Lahbabi y découvre une graduation ascendante "depuis la liberté-spontanéité de l'Essai jusqu'à celle des Deux Sources qui est l'achèvement et la synthèse des libertés bergsoniennes :

- 1° la liberté coïncide avec le moi profond (Essai)
- 2° elle domine le corps (Matière et Mémoire)
- 3° elle coïncide avec "l'Élan vital" (Evolution Créatrice)
- 4° elle devient action chez les inspirés (Les Deux Sources).

A ce dernier stade, la liberté atteint le niveau maximum d'épanouissement. La liberté de l'Inspiré coïncide avec son moi profond, domine son corps ; elle devient à la fois intuition, élan vital et émotion, de l'âme ouverte (1)".

La prépondérance du problème de la liberté, dans le bergsonisme est donc incontestable (2). Reste à savoir si

 (1) Liberté ou libération, p. 14, Aubier, édition Montaigne.

(2) La conclusion l'E.D.I.C. souligne l'importance que lui accorde Bergson qui y affirme : "Le problème de la liberté est donc né d'un malentendu : il a été pour les modernes ce que furent pour les anciens, les sophismes de l'école d'Elée, et comme ces sophismes eux-mêmes ; il a son origine dans l'illusion par laquelle on confond succession et simultanéité, durée et étendue, qualité et quantité", p. 184.

cette défense de la liberté ne s'est pas faite aux dépens de la finalité et du déterminisme considérés comme ses antithèses, comme radicalement opposés à elle.

Dans l'Essai sur les données immédiates de la conscience, Bergson refuse de définir la liberté qu'il situe dans "le rapport du moi concret à l'acte qu'il accomplit... rapport indéfinissable parce que précisément nous sommes libres", il pense en effet que : "toute définition de la liberté donnera raison au déterminisme" (1). Et s'il écarte successivement des définitions possibles de la liberté, c'est parce qu'elles ont précisément le défaut de conduire au déterminisme. Voilà qui prouve bien que pour lui ces deux notions s'opposent radicalement. Il n'envisage pas une possibilité de coexistence entre elles, encore moins, une réciprocité d'implications.

Certes, l'idée d'une conscience libérée, mais encore chargée de matière (celle de l'homme) implique cette coexistence. Mais Bergson insiste plutôt sur l'opposition entre nécessité et liberté, entre matière et vie ; et c'est dans la mesure où celle-ci, triomphe de celle-là, qu'elle lui insuffle "le maximum d'indétermination et de liberté". Ainsi, tout se passe chez lui comme s'il ne voyait, entre

(1) E.D.I.C., P.U.F., dernières pages.

liberté et déterminisme, qu'une opposition de contrariété ou de contradiction. Il n'était pas loin, cependant de dépasser ce point de vue, puisqu'il n'a pas ménagé les indéterministes : Jankélévitch nous le rappelle en ces termes : "de même il combattra l'indéterminisme classique afin de mieux sauvegarder la liberté" (1). Si pour défendre la cause de celle-ci, il faut r jeter, à la fois déterminisme et indéterminisme dogmatiques, nous sommes fondés à croire qu'elle est compatible avec le juste milieu, c'est à dire avec un certain déterminisme relatif, Mais Bergson ne le dit pas.

Du côté de la finalité, il est aisé de montrer que ses prises de position reflètent ses conceptions au sujet de la liberté et de la spontanéité créatrice de l'élan vital. Il s'agit en effet, pour lui d'écarter tout finalisme qui voudrait que les événements, les êtres et leurs démarches soient réglés une fois pour toute depuis les origines ; dans une telle perspective, le temps n'apporte aucune nouveauté, et la liberté devient un non sens. Il s'agit donc de débarrasser l'avenir de toute prédétermination, pour que la liberté puisse conserver sa caractéristique principale : la spontanéité, aussi bien au niveau de l'évolution vitale

(1) Henri Bergson, par Jankélévitch, 1931, p. 72.

qu'à celui de l'activité psychique de l'homme. Activité spontanée, et même instantanée, puisque ce qu'elle vient de réaliser n'était en rien déterminé dans l'instant précédent, la liberté bergsonienne transcende prévision et anticipation. C'est pourquoi la réflexion ne lui apporte rien, puisque Bergson refuse de la placer au niveau de la délibération. En plein accord avec lui Jankélévitch déclare : "la liberté n'est pas dans la délibération elle doit être quelque part au cours de la décision qui en est la fin réelle, l'effet apparent" (1). Ceci revient à écarter une finalité volontaire où les motivations rendent la décision prévisible donc prédéterminée.

Il semble donc en définitive, que Bergson, s'en est tenu à l'idée suivant laquelle déterminisme et finalité s'opposent radicalement à la liberté. Ainsi pour sauvegarder celle-ci, il faut combattre autant que possible ceux-là. Or ce point de vue est à dépasser. Il est nécessaire d'aller plus loin, essayer de découvrir les liens qui existent entre ces trois notions : maintenir une opposition inflexible entre elles, équivaut à un retour aux schémas statiques, puisque pour opposer il faut découper et isoler.

Chacune de ces notions : déterminisme, finalité,

(1) Henri Bergson, par Jankélévitch, 1931, p.87.

liberté, considérée dans des limites raisonnables (que nous aurons à préciser), possède un fond de réalité et de vérité ; ainsi aucune d'elle ne peut être radicalement réfutée, réduite au néant. Inversement aucune d'elle ne peut être érigée en réalité absolue au détriment des autres. De plus il n'y a pas opposition conflictuelle entre elles, c'est à dire l'affirmation d'une n'équivaut à la négation de l'autre. Il semble plutôt qu'il existe entre elles une sorte de compénétration réciproque, une circularité de rapport ou d'implications, que nous allons essayer de mettre en lumière.

CHAPITRE IV

Implications réciproques entre déterminisme, finalité et liberté.

Une première indication sur cette réciprocité d'implications nous sera fournie par une sorte d'interférence qui existe entre leur contenu respectif : en effet une analyse même succincte de chacun des termes de notre triade rencontre nécessairement les deux autres.

Il est à peine besoin de souligner l'importance philosophique de ces trois notions : liberté, déterminisme, finalité. Il n'existe pratiquement pas de système philosophique qui n'ait pas eu à s'expliquer sur les problèmes qu'elles posent. C'est pourquoi le nombre de conceptions divergentes qui s'affrontent à leur sujet est énorme. Il ne peut donc être question ici d'une analyse exhaustive qui passerait en revue les opinions d'un grand nombre de penseurs. Nous nous contenterons, pour chaque notion, de ses caractéristiques essentielles, de son contenu concret, envisagé dans des limites précises.

A. La liberté.

Pour atteindre directement la liberté, il faut essayer de la saisir au niveau des seules activités où elle se manifeste : la pensée et l'action. En effet ce que nous qualifions

de libre, c'est généralement une décision, un choix ou un acte. Or, qui dit décision libre, fait appel en même temps, explicitement à une pensée qui s'est représenté plusieurs orientations possibles parmi lesquelles elle a choisi.

Ainsi une première vérité s'impose : si la pensée n'est pas elle même liberté, elle apparaît comme la manifestation subjective la plus immédiate de la liberté ! L'idée d'une pensée non libre est proprement inconcevable à partir du moment où l'on distingue la pensée des automatismes conditionnés et du délire mental. Réciproquement, il ne peut y avoir de liberté là où il n'y a pas une pensée qui conçoit des éventualités possibles et prépare l'action conforme au choix définitif (1). La liberté est un pouvoir de choix qui implique la conception des possibles dans la genèse de l'action. Ainsi, subjectivement elle est pensée, et elle s'objective par l'acte volontaire. Ce dernier constitue sa manifestation extérieure. Cependant il n'y a pas discontinuité entre la pensée et l'acte libre, la pensée pouvant

(1) Fichte estime que "l'impossibilité de penser la contradiction n'entraîne rien d'autre, pour une pensée conséquente, que la suppression complète de la liberté : le fatalisme absolu, le spinozisme". Théorie de la science de 1801, p.53, éd.Médicus, trad. de Didier Julia, dans Fichte, p. 84, collection "Philosophes" P.U.F. 1964.

être considérée comme une action naissante (1). Comment peut-on donc reconnaître, ou caractériser l'acte volontaire par lequel la liberté se révèle concrètement ? Eh bien, le seul critère possible réside dans ce qui le distingue des actes instinctifs de l'habitude et des automatismes réflexes, c'est à dire la finalité intelligente (capable d'invention originale) qui l'accompagne et qui sait maintenir sa visée en déjouant les obstacles par une dépense d'ingéniosité, de persévérance, ou même par un sacrifice douloureux. La détermination du patriote qui se laisse torturer à mort sans livrer le secret qu'on voulait lui arracher manifeste avec éclat sa liberté ; son sacrifice n'est pas gratuit, il s'explique par son attachement à un idéal. C'est bien devant l'obstacle que la liberté se révèle avec évidence, au niveau de la pensée comme à celui de l'action. Devant l'obstacle imprévu l'habitude recule, l'instinct demeure impuissant, les automatismes sont bloqués, seule la liberté, dans la mesure où elle implique une pensée par conséquent une puissance d'invention et une finalité consciente est capable de surmonter les difficultés. Elle se manifeste bien dans la pensée inventrice et créatrice

(1) K. Goldstein écrit : "une connaissance sans action n'est pas une connaissance ; une action sans connaissance n'est pas une action ; les deux naissent l'une par l'autre", La structure de l'organisé, traduction de Burckhardt et Kuntz, Gallimard, 1951, p. 360.

de l'homme, comme nous le constatons par exemple dans les hautes productions de l'esprit : œuvres littéraires, artistiques ou scientifiques que nul ne songe à expliquer par une nécessité indépendante de la volonté de l'auteur.

La liberté, saisie au niveau de la pensée comme à celui de l'action, il nous est facile d'admettre qu'elle n'est pas une faculté absolument indépendante de certaines déterminations corporelles (le "je" qui pense n'est pas une substance désincarnée) et qu'elle s'appuie sur un équilibre des mécanismes physiologiques qui rendent possibles et la pensée et l'acte volontaire. Que cet équilibre soit atteint, la pensée s'évanouit et avec elle l'acte volontaire et la liberté ; c'est bien ce qui se produit dans les maladies mentales où un traumatisme psychologique ou physique anéantit la maîtrise de la pensée. Il existe donc des déterminismes anatomiques et physiologiques qui conditionnent la possibilité de la liberté. Il suffit d'ailleurs qu'un homme soit reconnu malade mental pour qu'on le déclare irresponsable, il n'agit pas librement, il est agi. Nous saisissons par là, une fois de plus la réciprocité étroite de la pensée et de la liberté puisqu'on perd celle-ci dès qu'on ne possède plus la maîtrise de celle-là. Par la même occasion nous découvrons un autre

corollaire de la liberté : être libre c'est être responsable ; la liberté constitue la condition première de la moralité : il n'y a pas de problème moral pour un être qui ne pense pas, pour qui, il n'existe ni valeur, ni possibilité de choix. L'animal suit le chemin déjà tracé par la nature pour son espèce, ignorant le souci de bien faire ; il ne connaît jamais de "cas de conscience". Par contre l'homme est toujours en situation vis à vis de ses semblables et vis à vis de circonstances contraignantes. Sa conduite s'insère dans un contexte psycho-biologique, psycho-social, moral et matériel. Ainsi différentes forces se présentent à lui sous forme d'exigences, avant l'acte qu'il doit accomplir, et après l'acte sous forme de satisfaction ou de souffrance. C'est au milieu de ces sollicitations et de leurs conséquences possibles qu'il surgit l'acte libre pour trancher le plus souvent un conflit plus ou moins aigu. C'est dire qu'il n'est jamais un commencement absolu. Avant toute libre décision, interviennent toujours des sollicitations, un ou plusieurs motifs qui justifient notre choix (1). Mais il n'y a pas là un déterminisme inflexible. La relation motif-conscience n'est pas de même nature que celle des forces physiques et

(1) Jean Piaget écrit : "L'enfant, pas plus que l'adulte, n'exécute aucun acte, extérieur ou même entièrement intérieur, que même par un mobile (un besoin élémentaire ou un intérêt, une question, etc)." Six études de psychologie, p. 13, Editions Gonthier.

des interactions mécaniques. Le motif est une réalité spirituelle, psychologique, tel le sentiment de l'honneur, l'amour de la patrie chez le patriote qui refuse de céder à la torture. Ces motifs n'enchaînent pas, ils sollicitent ; ils exercent une aspiration non une pression ; ils ne nécessitent pas ils inclinent. La liberté ne signifie pas absence de motif ni indifférence aux motifs, mais choix (adhésion ou refus) de telle ou telle alternative conforme aux vues et convictions profondes de l'individu. Le motif ne joue pas le rôle d'une contrainte rigide à moins qu'il ne soit doublé d'un mobile, je veux dire d'une impulsion passionnelle due à un dérèglement psychique ou organique. Il ne peut en effet être question de liberté que chez un homme sain d'esprit et de corps.

N'avons nous pas rencontré au cours de cette analyse les deux autres termes de notre triade, liés à la liberté : finalité intelligente au niveau de la pensée, déterminisme organique et déterminisme psycho-social conditionnant l'équilibre normal de l'homme ? Cet équilibre est d'ailleurs constamment menacé ainsi que notre disponibilité d'esprit. C'est pourquoi certains penseurs modernes opposent à la

conception statique d'une liberté qui serait une faculté stable, la notion de libération qui rend mieux compte de la dynamique des forces en présence : tendances psycho-biologiques, passions, efforts conscients de l'individu, conditions matérielles d'existence.. etc.. L'état de libération serait alors la liberté en tant qu'elle se présente comme une conquête à préserver par une lutte constante.

B. Déterminisme.

La pensée scientifique s'appuie dans ses démarches inductives sur ce qu'on appelle le postulat déterministe qui s'énonce : dans les mêmes conditions les mêmes causes produisent les mêmes effets. On admet par là, la constance des relations causales entre les phénomènes. Et sans la croyance en ce postulat aucune loi ne pourrait être formulée à partir d'expériences concrètes. Pour l'homme de science il existe donc ce que Lalande appelle un déterminisme expérimental et qu'il définit : "le caractère d'un ordre de faits dans lequel chaque élément dépend de certains autres d'une façon telle qu'il peut être prévu, produit, ou empêché à coup sûr, suivant que l'on connaît que l'on produit ou que l'on ~~empêche~~ ^{empêche ceux-ci (1)} ~~empêche ceux-ci (1)~~. Deux remarques s'imposent :

1) Ce déterminisme suppose l'intervention d'un agent libre. Le "on" qui connaît, qui produit, empêche ou prévoit,

(1) Vocabulaire techn. et crit. de la philo. p. 222, 8e éd.

ne peut être lui-même un élément pris au même titre que les autres ; dans les relations de dépendance causale.

2) C'est maintenant chose bien connue que ce déterminisme n'a rien d'absolu, depuis que les physiciens se sont heurtés à ce qu'ils appellent l'indétermination essentielle des phénomènes sous atomiques. Cette découverte a dicté à Eisenberg le principe qui porte son nom et suivant lequel on ne peut connaître avec précision à la fois la vitesse et la position d'un corpuscule. Ainsi ces phénomènes ne sont susceptibles que d'une interprétation probabilitaire. Et comme ce sont eux qui sous-tendent les phénomènes de la macrophysique, les lois de celle-ci ne traduisent en définitive qu'une régularité statistique (la loi des grands nombres jouant à ce niveau), comme le démontre d'ailleurs la théorie cinétique des gaz).

On comprend dès lors combien est illégitime le passage de la constatation d'une certaine régularité ou constance de relations causales dans les événements naturels, à l'affirmation d'un déterminisme absolu, conçu comme une loi universelle et nécessaire. G. Bachelard dénonce : "... ce passage à la limite qu'effectue sans précaution certains philosophes déterministes" (1).

(1) Le nouvel esprit scientifique, p. 120, P.U.F. 8è éd.

Certes des savants ont émis l'hypothèse qu'on pourrait un jour revenir à l'interprétation déterministe et que peut être ce sont nos méthodes actuelles d'observation qui ne conviennent pas aux réalités sous-atomiques. Langovin déclare : "Pourquoi ne pas admettre plutôt que notre conception corpusculaire est inadéquate, qu'il n'est pas possible de représenter le monde intra-atomique en extrapolant jusqu'à l'extrême limite notre conception macroscopique du mobile (1). Mais il ne s'agit là que d'une interrogation qui n'enlève rien au prestige et à l'objectivité scientifique du principe d'indétermination que bien des savants tiennent pour définitivement établi. Huant l'affirme : "comme Ersenberg lui-même, nous pensons que le principe d'indétermination tient à la nature même des phénomènes et non pas à certaines insuffisances supposées de nos moyens d'observation. Aucun moyen nouveau, aucune découverte de l'avenir ne pourra aller contre ce fait, que pour observer un électron (ou mieux un quantum d'action envisagé sous l'aspect corpusculaire) on ne puisse le faire que par l'intermédiaire d'un autre quantum d'action : le photon lumineux" (2). Pour nous il y a là un fait dont l'importance

 (1) La notion de corpuscules et d'atomes, Hermann et C^e, 1934, p. 35.

(2) Des fissures du déterminisme à l'émergence des finalités, p. 23.

R.S. Lacape pense quant à lui que ce phénomène ne peut être "un argument pour l'antidéterminisme", car selon lui il s'agit d'une "indétermination locale, expérimentale, qui n'implique pas un libre choix de la nature mais un libre choix de l'observateur" p.1 de son article La notion de liberté et la crise du déterminisme, Hermann et C^e.

philosophique n'a pas échappé à L. de Broglie, qui écrivait : "Quel que soit le sort réservé aux nouvelles doctrines, il est infiniment intéressant pour les philosophes que les physiciens aient été amenés, fut-ce momentanément à douter du déterminisme des phénomènes physiques et de la possibilité de les décrire d'une façon complète dans le cadre de l'espace et du temps" (1).

Ainsi, même dans les phénomènes de la matière inerte, il ne peut plus être question de déterminisme absolu. Comment pourrait-on donc l'admettre dans ceux de la matière vivante, et comment surtout, l'introduire au niveau de la pensée humaine, la plus haute activité psychique de l'être le plus développé de l'échelle des vivants ? Il est possible que l'on puisse faire état de lois de la pensée, mais il ne peut s'agir que de l'expression de la constance des processus qui accompagnent la pensée, ou de ses conditions de possibilité : ces lois ne pouvant jamais signifier que son contenu qualitatif soit déterminé.

Certes il ne suffit pas de posséder un cerveau d'homme pour avoir une pensée libre, encore faut-il qu'il soit exercé et informé, et qu'on s'efforce d'en faire bon

(1) Déterminisme et causalité dans la physique contemporaine, dans la Revue de Métaphysique et morale, A. Collin, oct.-déc. 1929, p. 443.

usage, Le grand neurologue Choucharde déclare à ce sujet : "il existe une nature humaine, la possession d'un cerveau humain, mais elle n'offre que des possibilités d'humanisation", c'est à dire de "développement de l'aptitude à la vraie conscience et à la vraie liberté responsable qui ne sont ni un avoir héréditaire, ni un reflet du social, mais la réalisation culturelle et sociale de ce qu'il y a de plus essentiel dans notre constitution humaine" (1). Si cette réalisation est possible, c'est parce qu'il existe chez l'homme des déterminismes anatomiques et physiologiques (structures et lois fonctionnelles constantes) qui permettent leur propres dépassement : l'état de libération auquel aboutit l'effort soutenu de l'individu s'exprime par des réalisations qui ne peuvent en aucune manière s'expliquer par des lois anatomo-physiologiques, car cet effort de dépassement doit sa persévérance et son dynamisme à sa finalité : visée d'une fin, d'une valeur spirituelle (le bien, la vérité, l'honneur, l'amour, la beauté, la justice, la charité). C'est bien cette aspiration vers l'idéal qui permet l'accession à la liberté, avec la "permission" d'un substrat organique soumis à un déterminisme élastique. Comme on le voit ce dépassement

 (1) Le cerveau humain, p. 12, Collection Que sais-je, Presses Universitaires de France, 1993.

n'est pas rupture et opposition, mais coexistence, interaction et interférences mutuelles.

Quant aux événements historiques ou sociaux, qui bien souvent semblent échapper aux volontés individuelles, c'est en vain qu'on voudrait chercher à y découvrir un déterminisme pur. Ce n'est pas parce que les faits ce sont souvent liés d'une certaine façon, qu'ils s'enchaînent toujours ainsi : déclarer ce lien nécessaire c'est tomber dans l'illusion rétrospective dénoncée par Bergson. Elle consiste, dit-il "à repousser dans le passé sous forme de possible, ce qui surgit de réalité dans le présent" (1). C'est en cela que consiste aussi le sophisme de "l'Argument Dominateur". Schul au terme d'une étude critique de ce sophisme en est arrivé à la conclusion suivante qui rejoint les vues de Bergson : "Le caractère d'immuable nécessité que revêt le fait une fois accompli n'implique pas que sa réalisation en ait été nécessaire" (2).

En tout état de cause une prédétermination d'événements futurs, auxquels prennent part des êtres pensants, ne peut être donnée pour absolue. Comme nous l'avons déjà souligné, la pensée est liberté, et celle-ci se manifeste

(1) La pensée et le mouvant, p. 19.

(2) Le Dominateur et les possibles, par Schul, p. 81.

par ses visées (finalité), ses choix, ses créations intelligentes.

C. Finalité.

Nos analyses précédentes de la liberté et du déterminisme nous ont déjà éclairé, du moins en parties, sur les rapports qu'ils entretiennent avec la finalité ; reste à voir si l'étude de celle-ci, à son tour, mettra en lumière les traits d'union qui l'attachent à eux.

Examinons tout d'abord la notion de finalité au premier sens qu'on donne Lalande : "fait de tendre à un but ; caractère de ce qui tend à un but ; adaptation de moyens à des fins (1). La finalité, ainsi définie, pouvons-nous admettre qu'il s'agit d'une réalité que l'on découvre uniquement au niveau de l'activité psychique de l'homme, et qu'on applique ensuite par extension anthropomorphique à d'autres phénomènes ? Il est vrai que, tout homme en tant qu'être raisonnable, agit toujours en vue d'une fin. C'est ainsi que notre comportement d'aujourd'hui trouve constamment sa raison d'être dans ce que nous désirons réaliser demain ; cela est si inhérent à nos dispositions mentales que nous ne tardons pas à prendre pour malade, l'individu qui agirait de façon incohérente, sans but, sans soucis de réaliser quoi que ce

(1) Voir note. 3 de la page 7

soit. Mais l'activité finalisée n'est pas l'apanage exclusif de l'être raisonnable. Nous avons déjà eu l'occasion de souligner le caractère finalisé des conduites instinctives, si évident chez les insectes. Le fait de tendre vers un but, est tout simplement un processus immanent à toute activité vitale, puisque visible dans les démarches de l'être raisonnable, comme dans celles de l'être mû par l'instinct, il ne l'est pas moins au niveau des phénomènes de maturation (1). De la graine à la plante, de l'ébauche d'organe à l'organe accompli, il y a bien activité tendant à un but précis, et adaptations de moyens à une fin. On y découvre même une sorte de prévoyance des résultats futurs : pendant que le foetus grandit dans sa vie intra-utérine, des poumons et des yeux se forment en attendant le contact ultérieur de l'air et de la lumière, tandis que chez la mère se déroulent tous les processus qui, le moment venu, assureront la montée du lait destiné à l'enfant. Que l'on y voit une "causalité de l'idée", une "idée directrice" ou une "causalité du besoin", peu nous importe. Qu'il nous

(1) Le biologiste Cuénot après une étude critique de thèses mécanistes anti-finalistes, et un exposé détaillé de plusieurs faits biologiques conclut à "la nécessité d'attribuer à la cellule germinale une propriété téléologique d'invention". Invention et finalité en biologie, p. 9.

suffise de souligner la constance rigoureuse des directions suivies et des réalisations qui en résultent, dans chaque espèce vivante : maturation et comportements instinctifs obéissent à des lois précises, c'est à dire à un déterminisme. Ce dernier ne peut-être absent d'une activité naturelle finalisée. Toute fois dans les démarches conscientes de l'homme, il s'assouplit dans une large mesure puisque là intervient aussi sa self-détermination, c'est à dire sa liberté.

C'est seulement, dans la perspective d'un finalisme qui assigne une fin dernière à l'évolution de l'univers, que le déterminisme devient total et la liberté des vivants inexistante, (ils ne font qu'exécuter des rôles prédéterminés) (1). Mais cette conception implique, l'existence, à

(1) C'est ce genre de finalisme que nous rencontrons dans les idées exposées par Kant dans un des opuscules groupés dans un volume intitulé : Kant, la philosophie de l'histoire, traduction de Piabotta (édit. Aubier). Il dit notamment : "les hommes... ne songent guère qu'en suivant leurs fins particulières..., ils conspirent à leur insu au dessein de la nature" p. 60 ; "Le problème essentiel pour l'espèce humaine, celui que la nature contraint l'homme à résoudre, c'est la réalisation d'une Société civile administrant le droit de façon universelle" p. 66 ; "... finalement ce qui est le dessein suprême de la nature, un Etat cosmopolitique universel, arrivera un jour à s'établir : foyer où se développeront toutes les dispositions primitives de l'espèce", p. 76.

l'origine des choses, d'une volonté libre responsable de ce déterminisme orienté, car il n'est pas concevable que les êtres s'organisent d'eux-mêmes, gratuitement, évoluent suivant une direction précise, et tendent à réaliser un but lointain dont ils n'ont aucunement conscience. Ainsi, même dans ce finalisme, déterminisme, finalité et liberté interfèrent, puisque les deux premiers supposent l'existence de cette dernière au point de départ de cette évolution dirigée, orientée vers un but.

Passons à l'examen du deuxième sens donné à la finalité par Lalande : "adaptation de parties à un tout ou des parties d'un tout les unes aux autres". Cette définition exprime la mutuelle adaptation que nous découvrons dans la complémentarité de structure et de fonction entre les éléments d'un même organisme, ou dans les harmonies vitales tissées entre individus d'un même milieu biologique, entre espèces ou même entre les trois règnes, harmonies matérialisées par des cycles d'échanges. Telle qu'elle se présente cette définition nous laisse entrevoir que la même relation peut être envisagée selon deux perspectives différentes : on peut considérer soit l'ajustement des parties au tout, soit son corollaire, l'adaptation des parties les unes aux autres. Dans le premier cas, nous parlons de finalité interne, dans le second, de finalité externe. C'est donc à tort qu'on a voulu séparer ces deux aspects de la

finalité. Certains penseurs admettent l'un pour rejeter l'autre. Bergson pense que la finalité est externe ou n'est rien du tout. Pour Kant c'est le contraire. Or il s'agit de deux faces distinctes mais inséparables d'une seule et même réalité. Paul Janet, après une étude minutieuse des liens qui peuvent exister entre le vivant et son milieu déclare : "il est étrange que Kant n'ait pas été frappé de ce point de vue, que la finalité interne est inséparable en réalité de la finalité externe et ne peut pas se comprendre sans elle. L'être organisé, en effet, ne se suffit pas à lui même : et il n'existe que par le moyen du milieu dans lequel il vit. La nature aurait donc fait une chose absurde, si en préparant une organisation, elle n'avait pas en même temps préparé au dehors les moyens nécessaires à cette organisation pour subsister" (1). Il ajoute "la finalité externe est le réciproque de la finalité interne, et l'une est aussi nécessaire que l'autre" (2).

Cette mise au point faite, considérons ce qui intéresse notre étude, à savoir que dans tous les cas ces adaptations de parties au tout, ou de parties entre elles, constituent des relations constantes, qui dans les mêmes

(1) Les causes finales, par Paul Janet, p. 220.

(2) Ibid p. 222.

conditions demeurent identiques à elles-mêmes : elles sont donc, dans une certaine mesure exprimables sous forme de lois physiologiques, chimiques, physiques ou psychologiques ce qui signifie qu'il y a un déterminisme qui sous-tend ces adaptations, déterminisme d'autant plus évident que dans bien des cas, des phénomènes de régulation (de réajustement, de rappel à l'ordre) interviennent automatiquement pour rétablir ces normes perturbées. Mais il ne s'agit pas d'une sur-détermination rigide comme dans une machine, il y a une certaine plasticité du vivant qui permet aux différents paramètres biologiques de varier dans des limites assez larges sans perturbation, grâce à des réserves d'énergie ou des suppléances compensatrices. Il en résulte une souplesse d'adaptation qui devient liberté (en puissance, du moins) chez l'être le plus développé de l'échelle des vivants, c'est à dire chez l'homme. Bergson fait allusion à la haute perfection de son système nerveux, qui constitue pour lui une ouverture à la liberté : "un système nerveux avec des neurones placés bout à bout, de telle manière qu'à l'extrémité de chacun s'ouvrent des voies multiples où autant de questions se posent est un véritable réservoir d'indétermination" (1). Il demeure évident en tout cas, que cette liberté

(1) Evol. Créat. p. 137.

ne signifie pas absence totale de déterminisme, il semble plutôt que celui-ci constitue une sorte de tremplin pour l'épanouissement de celle-là.

Il reste à préciser que, partout où se manifeste la finalité, la rationalité frappante (1) des phénomènes vitaux suggère l'existence d'une liberté suprême qui serait à l'origine de toute cette organisation. Nous touchons là un aspect essentiel de la finalité : elle est grosse d'implications métaphysiques, dans la mesure où elle semble manifester la nature ou la volonté d'une intelligence organisatrice de l'Univers ; c'est dire qu'à ce niveau aussi elle interfère avec le déterminisme et la liberté. Eric Weil en exprime quelque chose lorsqu'il écrit : "la finalité n'est pas l'oeuvre d'un esprit, d'un sujet, d'une personne, elle n'est que le résultat d'une action, elle est, elle se rencontre... Il faut s'en tenir au fait, à savoir, que nous sommes immédiatement saisis par ce caractère spécifique de la chose ou de l'évènement qui en fait un quasi voulu, quasi intentionné, quasi construit en fonction d'une fin"(2). Elle ajoute bien

(1) C'est cette rationalité des choses qui a fait dire à Aristote et à Kant : "la nature ne fait rien en vain". Opuscules sur l'histoire de la philosophie de Kant, traduction de Piobetta, Aubier, p. 62

(2) Problèmes Kantiens, p. 69, chez Vrin 1963.

aux phénomènes naturels de notre univers et en particulier aux organismes vivants quelque chose comme la marque d'une intentionnalité, d'une intelligence organisatrice que nous voyons à travers elle, confusément, comme par transparence (1).

Maintenant, s'il existe une solidarité circulaire réelle entre déterminisme, finalité et liberté, comme nous l'a révélé l'analyse de chacune de ces notions, cette interconnexion doit posséder une solidité, une certaine force philosophique par laquelle elle s'impose aux esprits et résiste aux conceptions qui tendent à la nier. Nous allons essayer de la mettre en évidence.

(1) Citons ici le témoignage du biologiste Cuenot : "les quelques organes que j'ai examinés (j'aurais pu multiplier les exemples) sont trop compliqués, trop bien organisés, trop efficaces, pour être l'oeuvre du hasard pur... Ils nous apparaissent comme des oeuvres d'artisan poursuivant un but, et le réalisant par invention..." invention et finalité en biologie, p. 221.

CHAPITRE V.

Importance philosophique de la réciprocity d'implications entre déterminisme, finalité et liberté.

Le poids philosophique de cette solidarité circulaire apparaît clairement dès qu'en fait suffisamment attention au fait que d'une part, les penseurs qui ont soutenu l'un des termes contre l'autre ont rencontré des difficultés insurmontables ; d'autre part la compénétration réciproque de ces trois notions a toujours été sentie et utilisée consciemment ou non, par les philosophes, et notamment dans ce qu'ils appellent la preuve cosmologique de l'existence divine.

A. Difficultés rencontrées par certains penseurs.

Rien ne démontre mieux, la puissance des liens ~~dialac-~~ tiques qui unissent déterminisme, finalité et liberté, que la constatation facile à faire, que de grands philosophes, qui les ont méconnus se sont exposés à des contradictions, qu'ils ont cherché à résoudre en développant des thèses fort discutables. Deux illustres exemples s'offrent d'emblée à nous, concernant Kant et Spinoza. Chez ces deux auteurs, nous assistons d'une part au rejet de la liberté au nom d'un

déterminisme inflexible, et d'autre part à une tentative de retrouver la liberté sous une forme pour le moins incompréhensible.

Pour Spinoza, le sentiment de notre liberté n'est que pure illusion, dûe au fait que "les hommes sont conscients de leurs désirs et ignorants des causes qui les déterminent" (1). Pour étayer cette affirmation il donne l'exemple de l'enfant "qui croit désirer librement le lait", de l'ivrogne "qui croit dire par une décision libre ce qu'ensuite il aurait voulu taire". Il cite encore le dément, le bavard et les individus du même genre "qui croient agir par une libre décision de leur esprit et non pas portés par une impulsion". C'est l'évidence même, que ces exemples qu'il invoque à l'appui de sa thèse sont plus que fragiles : il s'agit en effet de cas où l'équilibre psycho-biologique de l'individu est perturbé par un agent traumatisant, ou est en de ça son niveau de maturité normale. Nous avons déjà soutenu que la liberté n'est concevable que chez un homme sain d'esprit et de corps. Toujours est-il que, Spinoza après avoir réjété la liberté, pouvoir de choix, nous propose une liberté qui ne serait que l'état d'une chose "qui existe et agit par la

(1) Lettre LVIII, à Schuller, éd. de la Pléiade, p. 1307.

seule nécessité de sa nature" ; et il déclare fermement qu'il "ne situe pas la liberté dans un libre décret mais dans une libre nécessité" (1). Voilà qui paraît pour le moins paradoxal.

De son côté Kant exclut la liberté du monde phénoménal auquel nous appartenons, soutenant qu'il y règne un déterminisme sans faille, pour la situer dans un autre monde, celui des choses en soi. Dans une grande partie de son oeuvre il soutient que ces réalités nouménales sont inconnaissables. Cette liberté est donc une inconnue et pourtant il affirme qu'elle intervient en nous au cours de notre vie terrestre, c'est à dire dans ce monde phénoménal auquel elle n'appartient pas. Comment cela est-il possible ? Kant avoue lui-même qu'il y a là quelque chose d'incompréhensible. Nous devons nous contenter dit-il de penser les choses en soi comme l'âme ou la liberté, nous ne pouvons les connaître. Et la difficulté reste entière même si nous admettons sa distinction en l'homme d'un caractère empirique par lequel il est pris dans le monde des phénomènes et d'un caractère intelligible par lequel il échappe à ce monde. Sa conception de la liberté appelle donc de sérieuses réserves ; comme le signale André Cresson,

(1) Lettre LVIII, à Schuller, éd. de la Pléiade, p. 1307.

Schopenhauer pose un certain nombre de questions à propos d'elle : "Comment comprendre, dit-il, la valeur d'un postulat comme celui de la liberté nouménale ? N'est-ce pas dans l'espace et dans le temps, et par conséquent comme phénomène que nous avons un devoir ? A quoi va-t-il donc nous servir d'être libre en tant que noumène ? Et comment pourrions nous accomplir notre devoir en tant que phénomène, si, en tant que phénomène nous ne le sommes pas ?" (1).

Ainsi donc, Spinoza et Kant ont déployé des efforts pour retrouver une certaine forme de liberté. Cela prouve qu'ils ont senti la nécessité de concilier liberté et déterminisme. Et ils ne sont pas les seuls à le sentir : les indéterministes ne vont jamais jusqu'à la conséquence logique

(1) Kant, par A. Crasson, p. 60, collection "philosophes" P.U.F. 1963. Voici ce que dit Kant dans la Préface de la 2^e édition de la Critique de la raison pure : "la même volonté dans l'ordre des phénomènes (des actions visibles) peut être présentée comme nécessairement soumise aux lois de la nature, et, sous ce rapport, comme n'étant pas libre - et pourtant, d'autre part, en tant qu'appartenant à une chose en soi, comme échappant à cette loi naturelle, et par conséquent comme libre, sans qu'il y ait ici contradiction", traduction de F. Khodoss, dans La Raison pure (textes choisis), p. 14, P.U.F.

de leur thèse : le règne du hasard (1). Ils se heurtent à l'obligation d'admettre que l'indétermination ne peut être complète pour éviter de construire leur système à partir du chaos. Inversement les déterministes ne peuvent s'obstiner à nier toute forme de liberté, au contraire, ils en inventent toujours une qui puisse être raccordée à leurs conceptions. C'est peut être cette constatation qui a fait dire à A. Fouillé, dans une sorte d'introduction à son ouvrage *La liberté et le déterminisme* : "Le système du déterminisme et celui de la liberté, n'ayant pu se détruire depuis une lutte de tant de siècles, doivent marquer deux directions légitimes de l'esprit, qui, si elles étaient poussées assez loin, finiraient par converger" (2). Pour obtenir cette convergence, il suffit de se rendre compte que la divergence radicale n'existe qu'entre les conceptions extrémistes, c'est à dire entre la liberté d'indifférence et le déterminisme absolu : or ce sont

(1) La thèse du pur hasard, placé à l'origine de la formation du monde se rencontre chez les épicuriens : Lucretius écrit dans *De rerum natura* : "Ce n'est pas en vertu d'un plan arrêté, d'un esprit clairvoyant que les atomes sont venus se ranger chacun à leur place". Selon lui, ils se sont heurtés de mille manières, essayé toutes les unions, tous les mouvements possibles et à la longue, après une infinité de siècles, ont pu former "ces assemblages qui, soudains réunis, sont à l'origine de ces grands objets, la terre, la mer, le ciel, et les espèces vivantes", livre V, 417, à 431, traduction de A. Ermont, édition Les Belles Lettres.

(2) *La liberté et le déterminisme*, première page.

deux excès également inadmissibles. Il convient de s'éloigner des absolus, qui ne sont que des vues de l'esprit, pour saisir à travers les réalités concrètes, liberté et déterminisme comme deux notions coexistant et relatives. Leurs rapports d'implication réciproque apparaissent dès qu'on serre le réel d'assez près. Lachelier les découvrait dans une sorte de dialectique de la volonté et de l'action chez l'homme engagé dans son contexte existentiel : "la liberté, la contingence et la déterminisme, dit-il, loin d'être autant de réalités complètes en elles mêmes et par conséquent exclusives l'une de l'autre, ne sont, selon moi, que trois éléments, trois moments comme dirait Hegel, d'une seule et même réalité. Un homme par exemple veut librement, mais encore faut-il qu'il veuille dans un sens et dans un intérêt déterminés, car autrement sa volonté ne serait pas de ce monde ; et de plus, conformément à certains maximes et à un certain caractère, car autrement ce ne serait pas lui, individu particulier qui aurait cette volonté (...) de plus il faut bien que la volonté de cet homme se manifeste dans une action qui soit un phénomène physique et qui fasse partie, par conséquent, du tissu général des phénomènes ou du mécanisme universel : car ne vouloir aucune action ne serait pas vouloir, et une action qui déchirerait le tissu

du mécanisme serait un rêve et non un évènement réel" (1). Voilà qui paraît suffisamment convaincant, cependant cette vérité éclate davantage si l'on considère non seulement l'action et ses motivations dans l'environnement physique et psychosocial, mais aussi les processus du substrat organique. Une double conviction s'impose en effet : d'une part il ne peut être question de nier le déterminisme qui s'exprime par des structures anatomiques invariables (au sein d'une même espèce vivante), et par des lois physiologiques, d'autre part une grande plasticité, une souplesse relationnelle infinie, excluant un déterminisme rigide, caractérise l'activité psychique au niveau de la pensée humaine (pensée qui se pense). C'est le haut degré de complexité, de perfection, du système nerveux de l'homme qui lui permet d'accéder à cet échelon suprême de l'activité psychique. Toute fois, il convient de préciser que, structure anatomique adéquate et bon équilibre physiologique ne sont que des conditions nécessaires, mais non suffisantes de la pensée et de la liberté. Celle-ci, en effet, n'est pas un pur produit biologique. Elle a aussi une dimension socio-culturelle, qui d'ailleurs en constitue l'essentielle puisque notre liberté ne se

 (1) Lettre à Dauriac, 16 novembre 1887, Revue de Métaphysique, 1910, p. 189.

manifesta que là où notre conduite ou notre choix ne s'explique que par une adhésion consciente à une valeur. C'est ce qu'a bien vu le grand neurologue Paul Chauchard lorsqu'il écrit : " On n'est pas libre d'une liberté absolue permettant de faire n'importe quoi ; on est libre de garder sa liberté et étant données ses dimensions cérébrales ceci exige que la liberté s'enchaîne à des déterminismes supérieurs qui l'exaltent car une liberté qui s'y refuserait ne tarderait pas à disparaître, submergée sous les déterminismes inférieurs (1)". Nous voici donc amenés à répéter une fois de plus qu'il n'y a ni déterminisme unilatéral, ni liberté absolue dans l'activité humaine, mais coexistence dans un dynamisme dialectique de deux réalités dont l'une plonge ses racines dans l'autre. Elles se pénètrent et se relativisent mutuellement, l'une pouvant dominer l'autre, non l'anéantir (2).

C'est à un résultat identique que l'on aboutirait

(1) Le cerveau humain, p. 119 "Que sais-je" P.U.F. 1963.

(2) Cette dialectique de déterminisme et de la liberté est analogue à celle que Vendryes met en évidence entre autonomie et déterminisme. Il montre que l'animal acquiert son autonomie par une sorte de "rupture du déterminisme par le déterminisme lui-même" grâce aux phénomènes de mise en réserve d'énergie et aux régulations qui lui permettent de compenser les variations du milieu extérieur par ses propres variations. Déterminisme et autonomie, p. 15.

dans l'étude des rapports de la finalité et du déterminisme ; il est aisé de montrer que ces deux notions sont intimement liées. En effet il ne peut être question de finalité là où il n'y a qu'une succession de rencontres fortuites d'éléments réalisant un ordre éphémère, c'est-à-dire là où n'existe aucune détermination constante. De plus, c'est un fait que, la finalité ne peut être exclue du déterminisme relatif des phénomènes naturels. C'est pourquoi sans doute Lachelier a voulu introduire un principe de finalité, en plus, du principe de causalité, qui dit-il, ne peut fonder tout seul l'induction (1). De son côté Hamelin écrit : "... en face de la Causalité, nous devons poser la finalité et c'est par elle seulement qu'achève de se constituer le déterminisme des phénomènes" (2).

Le couple liberté-finalité n'est pas moins chargé de réciprocité. Nous avons déjà développé l'idée que la liberté réside en une pensée, en tant qu'elle peut se déterminer en fonction de valeur, et lutter contre des obstacles pour se maintenir dans la direction de son but. Inversement la finalité renvoie implicitement, à une intention, une liberté ; en effet nous sommes fortement enclin d'attribuer à une volonté

 (1) Du fondement de l'induction, éd. de 1907, p. 12.

(2) Essai sur les éléments principaux de la représentation, p. 214, éd. de 1952.

libre toute organisation complexe parfaitement adaptée à une fin et réalisant un tel degré d'ordre qu'il serait absurde d'invoquer le hasard pour l'expliquer. Nous touchons là le fondement des implications métaphysiques de la finalité que nous allons aborder maintenant.

B. La preuve cosmologique de l'existence divine (1).

Nombreux sont les philosophes qui ont senti l'existence d'implications réciproques entre déterminisme, finalité et liberté, de liens qui en font des corrélatifs non des opposés incompatibles ; quelques uns l'ont utilisé comme une sorte d'axiome sous-entendu, d'autres en ont exprimé plus ou moins clairement l'idée (Lachelier, Hamelin, Paul Janet, dans des passages précédemment cités). Cette circularité de rapport qui unit les termes de notre triade est surtout utilisée de façon implicite dans la déduction qui part de l'ordre de la nature (déterminisme et finalité pour affirmer l'existence d'une intelligence organisatrice du monde. Légitime ou pas,

 (1) Cette preuve appelée aussi preuve téléologique est différente de celle que Leibnitz formule ainsi : "... des êtres contingents existent, lesquels ne sauraient avoir leur raison dernière ou suffisante que dans l'Être nécessaire, qui a la raison de son existence en lui-même". La Monadologie, dans Œuvres philosophiques de Leibniz, annotées par Paul Janet, Delagrave, p. 601.

cette déduction a toujours existé et existera toujours malgré les critiques de Kant. Nous la trouvons chez les anciens : Anaxagore affirme l'existence d'un principe d'ordonnance du monde, l'Intelligence (le Nous) (1). D'accord avec lui, Platon, lui reproche cependant d'avoir associé des causes d'ordre mécanique à l'organisation de l'univers (2). L'ordre qu'il y découvre relève, selon lui, de la seule intervention de l'Esprit, comme cause première. Le monde sensible est, dit-il, dans le Timé, l'oeuvre d'un architecte divin qui l'a construit en prenant modèle sur le monde des idées. Chez Aristote tout s'ordonne autour du Premier Moteur, du Suprême Désirable qui agit sur le monde, non à la manière d'une cause mécanique, mais d'une cause finale, car les êtres aspirent à réaliser sa perfection : "Dieu meut le monde comme l'aimé meut l'aimant".

Comme les anciens, des penseurs modernes ont soutenu que l'ordre et la finalité qu'ils découvrent dans l'univers

(1) Voir Histoire de la philosophie par E. Brehier, p.73, 6^e éd.

(2) C'est dans le Phédon que Platon adresse ce reproche à Anaxagore, dans un passage qui se trouve en ces termes : "Or voici qu'un jour j'entendis faire une lecture dans un livre qui était, disait-on, d'Anaxagore et où était tenu ce langage "c'est en définitive l'Esprit qui a tout mis en ordre, c'est lui qui est cause de toutes choses". Un telle cause fit sa joie, il me semble qu'il y avait, en un sens, avantage à faire de l'esprit une cause universelle" Phédon 97 c à 101 c, traduction de Léon Robin, éd. "Les belles Lettres".

témoignent en faveur de l'existence divine, notamment J.J. Rousseau dans la Confession du Vicaire savoyard. Fabre, ébloui par le comportement des insectes disait : "je ne crois pas en Dieu, je le vois". Plus près de nous, Leconte de Noy écrit dans L'esprit entre savoir et croire (ouvrage récemment publié, éditeur Hermann) : "j'ai été conduit à admettre la nécessité de l'idée de Dieu par les mêmes faits scientifiques qui, soit disant en ont écarté les rationalistes". Tous ces penseurs partent de la constatation d'un ordre et d'une harmonie dans la nature pour affirmer l'existence de Dieu. Si Kant n'admet point que cette manière de voir les choses puisse constituer une preuve suffisante, il reconnaît néanmoins sa force puisqu'il écrit : "la preuve cosmologique est, me semble-t-il aussi ancienne que l'esprit humain. Elle est si naturelle, si attrayante, elle s'élargit tellement à mesure des progrès de nos connaissances, qu'elle durera aussi longtemps que subsistera dans une créature raisonnable le désir de prendre part à la noble contemplation de Dieu manifesté par ses oeuvres" (1). Du reste cette preuve cosmologique demeure implicite dans certaines conceptions de Kant. Eric Weil déclare que Kant, "même quand il développe le

 (1) L'unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu. Traduction de Paul Festugière, dans Pensées successives de E. Kant sur la théodicée et la religion, J. Vrin, 1931, page 132.

concept de finalité, voit le monde toujours comme monde de la nature, comme cosmos", il ajoute cependant "ce cosmos, sans doute, n'est cosmos et compréhensible qu'au moyen du recours à une intelligence souveraine" (1).

D'où vient donc la force invincible de cette preuve cosmologique de l'existence divine. Ne réside-t-elle pas dans le fait qu'elle se ramène à un raisonnement syllogistique dont la majeure postule précisément la circularité de rapport entre déterminisme, finalité et liberté ? On peut en effet l'énoncer de la manière suivante :

1) Seule une pensée libre, peut être, en dernier ressort, responsable d'une organisation complexe déterminée à réaliser une fin.

2) Or nous découvrons dans l'univers, une infinité d'organisations finalisées, constituant un degré d'ordre hautement improbable comme combinaison fortuite.

3) Donc il y a à l'origine de ces choses, une Intelligence

 (1) Problèmes kantiens pp. 139 et 141. Vrin 1963.
 Kant écrit lui-même : "Il y a une téléologie physique qui donne à notre jugement théorique réfléchissant une preuve suffisante pour admettre l'existence d'une cause intelligente du monde". La critique de jugement p. 242, traduction de J. Gibelin, éditeur : J. Vrin, 1942.
 Il est vrai que pour Kant le jugement réfléchissant est purement subjectif et n'a pas une valeur démonstrative comme le jugement déterminant.

organisatrice, une intention, une pensée libre (1).

Ce syllogisme montre bien que pour passer de la 2^e proposition à la 3^e il faut nécessairement s'appuyer sur la 1^{ère}, qu'elle soit explicitement exprimée ou sous-entendue. Or cette première proposition qui constitue le point d'appui de la preuve cosmologique postule explicitement la solidarité qui unit déterminisme, finalité et liberté. L'on comprend dès lors la grande importance philosophique de cette trinité indissociable.

(1) Paul Janet dans son ouvrage Les Cause finales, écrit à propos de la preuve cosmologique : "Cette preuve comme on sait a été ramenée à un syllogisme dont la majeure est que : "pour tout ordre, ou pour aller plus rigoureusement, toute appropriation de moyens et de buts suppose une intelligence , et la mineure est que : la nature nous présente de l'ordre et une appropriation de moyens à des buts" page 425-426. Il conclut plus loin : "En un mot : le noeud de la preuve c'est que le Hasard ne produira jamais une oeuvre ordonnée" p.432.

CONCLUSION

Il n'est pas aisé de définir de façon précise les relations qui existent entre déterminisme finalité et liberté : nous les avons exprimées par des termes comme : implications réciproques, corrélation, rapports circulaires etc. Ajoutons que chacune des notions se présente, par rapport aux autres, à la fois comme une enveloppante et une enveloppée ; autrement dit, si nous envisageons cette réciprocity d'implication dans une perspective hégélienne, nous pouvons dire que chaque terme de notre triade peut représenter la synthèse qui englobe les deux autres. L'opposition apparente entre liberté et déterminisme s'efface dans la notion de finalité puisque celle-ci suppose une liberté qui oriente, qui détermine ou utilise un ordre propre à réaliser ses fins. De même, liberté et finalité se rejoignent dans le déterminisme puisque leur coexistence exclut le chaos, le règne du hasard. Enfin la synthèse des termes déterminisme et finalité réside en la liberté d'une conscience qui veut et ordonne selon sa volonté. C'est précisément cette synthèse que nous rencontrons sous la plume de Hamelin qui écrit : "En cherchant à réunir en une seule notion la causalité et la finalité, on aboutit à ce résultat : système

agissant (...) il faut que le système agissant soit un rapport de soi avec soi. (...) Le système agissant devra donc présenter un caractère interne qui amène ce rapport de soi avec soi-même. Ce caractère est indiqué par la fonction qu'on en attend. Manifester son indépendance et sa suffisance par un caractère interne, c'est se faire, ou posséder la liberté (...). Donc c'est tout l'être libre qui est pour lui-même. Le système agissant, puisqu'il est un être libre sera pour soi, Le pour-soi ou la conscience : telle est la synthèse à laquelle nous aspirons" (1).

Grâce à Bergson nous avons compris la nécessité de dépasser les conceptions traditionnelles, trop rigides du déterminisme et de la finalité. Grâce à lui nous avons appris à assouplir ces notions, à les relativiser, à les ouvrir (sans pour cela admettre, surtout en ce qui concerne la finalité, la totalité des arguments qu'il développe contre elle (2). De là, il ne restait plus qu'un pas à faire pour découvrir que déterminisme, liberté et finalité sont des

(1) Essai sur les éléments principaux de la représentation éd. 1952, p.p. 265, 266.

(2) Nous estimons avec Goblot que : "Nier la finalité organique, c'est le plus audacieux des paradoxes". Le système des sciences, A. Collin, 1922, p. 107.

corrélatifs et non des antagonistes incompatibles. C'est bien cette vérité qui a échappé aux déterministes dogmatiques, qui ont livré un combat sans merci contre la liberté, pour être obligés, ensuite, de la concevoir sous une forme pour la moins mystérieuse, comme elle a échappé aux indéterministes qui eux aussi sont obligés de reculer devant la conséquence logique de leurs conceptions : le règne du hasard. Quant à Bergson, il n'était pas loin de découvrir cette vérité. Mais il est resté sur une position qui laisse voir qu'il considère le déterminisme et la finalité comme radicalement opposés à la liberté, comme des notions à combattre pour sauvegarder celle-ci. Il les a combattu de toutes ses forces et avec si peu de ménagement qu'il ne pouvait en définitive que leur accorder de vagues concessions (affirmer que l'indétermination ne peut être complète... et que son système participe du finalisme). Pourtant, dès qu'on tourne le dos à la spéculation purement théorique, pour s'efforcer de cerner le réel, comme Bergson nous y invite, la corrélation entre déterminisme, liberté et finalité s'offre d'emblée à notre attention : c'est une leçon qui se dégage des réalités de notre monde telles que les saisit l'esprit humain, et d'autre part c'est aussi une exigence rationnelle logique qui s'impose dès que nous envisageons l'origine de l'ordonnance du monde: le raisonnement

sylogistique qui permet de passer de la constatation d'un ordre (non attribuable au hasard) à l'existence divine s'appuie nécessairement sur une proposition qui postule la solidarité circulaire de nos trois termes : déterminisme, liberté, finalité.

B I B L I O G R A P H I E

=====

- G. Bachelard - Le nouvel esprit scientifique P.U.F. 1963 8° éd.
- H. Bergson - Essai sur les données immédiates de la conscience
- L'évolution créatrice 38° éd.
- La pensée et le mouvant
- Les deux sources de la morale et de la religion
3° éd.
- Matière et mémoire 50° éd.
- Le problème de la personnalité (conférences)
dans Les études bergsonniennes vol. 7 P.U.F. 1966
- Cl. Bernard - Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, éd. J.B. Baillière, 1865
- L. Bounoure - Déterminisme et finalité, double loi de la nature, éd. Flammarion 1957
- L. de Broglie - Déterminisme et causalité dans la physique contemporaine, Revue de métaphysique et morale A. Collin d'éc. 1929
- Paul Chauchard - Le cerveau humain, coll. Que sais-je ? P.U.F. 1963
- A. Cresson - Kant, coll. "philosophes", P.U.F. 1963
- L. Guénot - Invention et finalité en biologie, éd. Flammarion, 1941
- Mme J. Delhomme - article : Durée et vie dans la philosophie de Bergson, dans Les études bergsonniennes volume II, Albin Michel 1949
- A. Fouillé - La liberté et le déterminisme
- E. Mc Gilvary - article : James, Bergson and determinism, in Modern Philosophy, volume XI, University of California publication.
- Goblot - Le système des sciences, éd. A. Collin, 1922
- K. Goldstein - La structure de l'organisme, traduction de Burckardt et Kuntz, éd. Galimard, 1951
- O. Hamelin - Essai sur les éléments principaux de la représentation, éd. 1952

...

- H. Hoffding - La pensée humaine traduction de Jacques de Coussange, Paris, Alcan 1911
- E. Huant - Des fissures du déterminisme à l'émergence des finalités, éd. Vigot, 1946
- Paul Janet - Les causes finales, éd. Germer Baillière et Cie, 1876
- Jankélévitch - Henri Bergson
- Kant - La critique du jugement, traduction de J. Gibelin, éd. J. Vrin, 1942
- L'unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu. Traduction de Paul Festugière (dans Pensées successives de E. Kant éd. J. Vrin 1931)
- R.S. Lacape - La notion de liberté et la crise du déterminisme dans Exposés de philosophie des sciences, Herman et Cie
- Lachelier - Du fondement de l'induction, éd. de 1907
- Lettre à Dauriac, 16 novembre 1887, Revue de Métaphysique et morale, 1910
- Lahbabi Mohamed - Liberté ou Libération, Aubier, édition Montaigne
- Langevin - La notion de corpuscules et d'atomes, ed. Hermann et Cie, 1934
- P.S. Laplace - Essai philosophique sur les probabilités éd. Gauthier. Villars 1921
- G.W Leibniz - La monadologie, édition annotée par E. Boutroux, éd. Delagrave, 1930
- Essai de Théodicée... édition annotée par J. Jalabert, Aubier, éd. Montaigne 1962
- Jean Piaget - Six études de psychologie, éd. Gauthier
- Platon - Le Phédon
- E. Roland - La finalité morale dans le bergsonisme, Paris, Gabriel Beauchesne, 1937
- P.M. Schul - Le Dominateur et les possibles P.UEF

- Spinoza - Lettre LVIII à Schuller, éd. de la Pléiade
- E. Schrodinger - What is life, University press of Cambridge,
1945
- A. Thibaudet - Le bergsonisme, 3^e édition
- P. Vendryes - Déterminisme et autonomie, coll. A. Collin
1956
- Eric Weil - Problème kantien, éd. J. Vrin, 1963

-:-:-:-:-:-:-

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	2
CHAPITRE I Rejet du déterminisme	13
A- Opposition matière-vie	14
B - Pas d'explication physico-chimiques de la vie	18
C - Insuffisance des explications méca- nistes de l'évolution	27
D - Phénomènes de conscience et déter- minisme	37
E.- Conclusion du chapitre I	44
CHAPITRE II Finalité	46
A - Finalisme radical	46
B - Finalité interne	51
C - Finalité externe	58
D - La finalité selon Bergson	68
CHAPITRE III La liberté selon Bergson	74
CHAPITRE IV Implications réciproques entre déter- minisme, finalité et liberté	81
A - La liberté	81
B - Le déterminisme	81
C - La finalité	87

CHAPITRE V	Importance philosophique de la réciprocité d'implications entre déterminisme finalité et liberté.	101
A-	Difficultés rencontrées par certains penseurs	101
B-	La preuve cosmologique de l'existence divine	110
CONCLUSION		115

La Courbe de Gauss, expression du déterminisme
et de la finalité.

Par Assane Sylla

Un grand nombre de phénomènes naturels, et surtout ceux qui concernent les êtres vivants, laissent transparaître d'une part, un haut degré d'organisation, une grande constance de leurs rapports mutuels, et d'autre part une parfaite adéquation de chaque structure à la fonction qu'elle assume.

C'est d'ailleurs l'ordre et la régularité qui règnent dans l'essence et l'interaction des êtres que l'on traduit sous forme de lois. Ainsi la connaissance de ces lois permet de prévoir, de déclencher ou d'orienter la production des phénomènes qu'elles régissent. Cependant ces lois de causalité que nous découvrons dans la nature ne nous apparaissent pas partout avec le même degré de nécessité. En effet, si au niveau macrophysique de la matière inerte nous constatons un déterminisme rigoureux, les choses changent dès qu'on se place au niveau de la microphysique des particules; on sait que le principe d'indétermination d'Eisenberg

exprime ce fait qu'en ne peut connaître avec précision, à la fois, la vitesse et la position d'un corpuscule. De même, chez les êtres vivants, on constate un nécessaire assouplissement du déterminisme lorsqu'on passe du niveau des phénomènes biologiques à celui de la vie psychique. Les processus vitaux, on le sait, obéissent de façon assez rigoureuse à des lois anatomo-physiologiques de régulation, de composition chimique, d'équilibre physique etc. Ces lois ont certes des incidences indubitables sur les états de conscience, mais cela n'empêche que chez les vivants, chez l'homme tout au moins, se pose le problème du libre arbitre. Il est difficile d'admettre un déterminisme psycho-biologique rigoureux qui enlèverait à l'homme toute liberté de choix.

On peut admettre que le système nerveux, siège de la pensée est soumis à des lois anatomo-physiologiques chimiques et physiques qui déterminent son fonctionnement normal et par conséquent le bon équilibre mental. Ainsi, paradoxalement, il semble que c'est ce déterminisme régulateur des activités du système nerveux, qui rend possible l'émergence de la pensée libre et de l'acte volontaire. Il suffit en effet que ses normes de fonctionnement soit perturbées pour que l'homme perde la maîtrise de sa pensée et la responsabilité de ses actes. Il y a là, un enchevêtrement dialectique entre déterminisme et liberté ; l'un ne va pas sans l'autre bien qu'on les considère souvent comme étant des opposés

agissant (...) il faut que le système agissant soit un rapport de soi avec soi. (...) Le système agissant devra donc présenter un caractère interne qui amène ce rapport de soi avec soi-même. Ce caractère est indiqué par la fonction qu'on en attend. Manifester son indépendance et sa suffisance par un caractère interne, c'est se faire, ou posséder la liberté (...). Donc c'est tout l'être libre qui est pour lui-même. Le système agissant, puisqu'il est un être libre sera pour soi, Le pour-soi ou la conscience : telle est la synthèse à laquelle nous aspirons" (1).

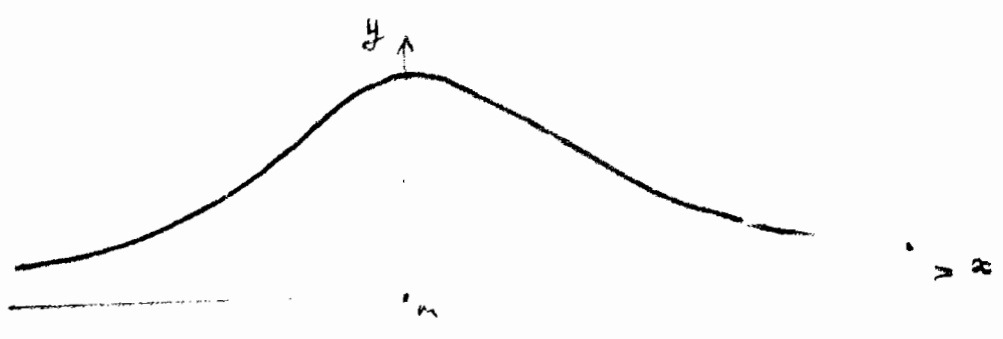
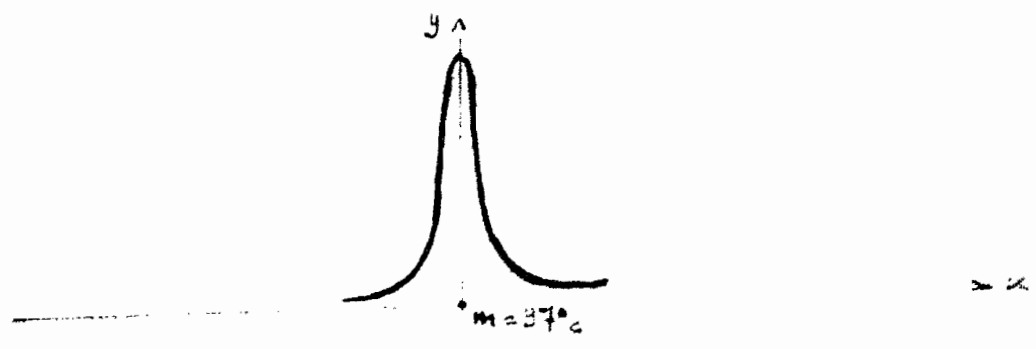
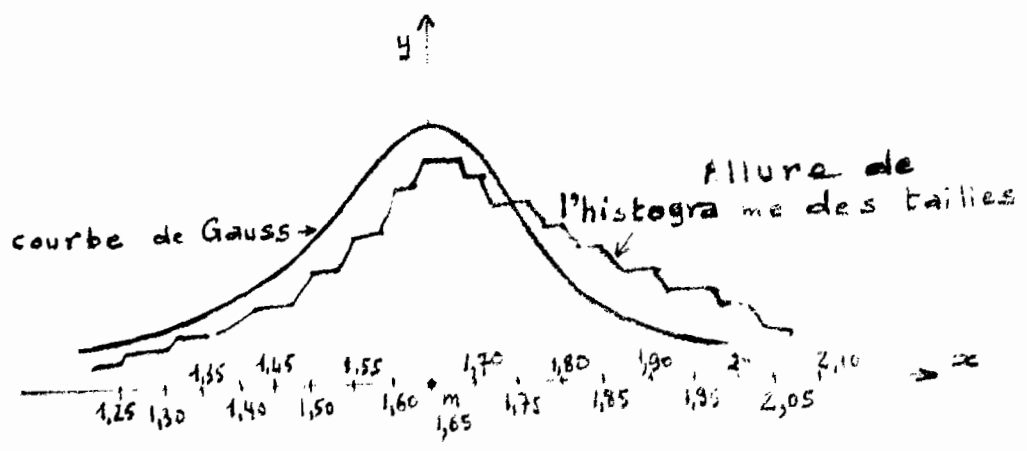
Grâce à Bergson nous avons compris la nécessité de dépasser les conceptions traditionnelles, trop rigides du déterminisme et de la finalité. Grâce à lui nous avons appris à assouplir ces notions, à les relativiser, à les ouvrir (sans pour cela admettre, surtout en ce qui concerne la finalité, la totalité des arguments qu'il développe contre elle (2). De là, il ne restait plus qu'un pas à faire pour découvrir que déterminisme, liberté et finalité sont des

(1) Essai sur les éléments principaux de la représentation éd. 1952, p.p. 265, 266.

(2) Nous estimons avec Goblot que : "Nier la finalité organique, c'est le plus audacieux des paradoxes". Le système des sciences, A. Collin, 1922, p. 107.

irréductibles.

Il se trouve maintenant, que ce déterminisme, apparaît, non seulement comme une constance de relations causales, mais aussi comme un agencement orienté vers la réalisation d'un but. Autrement dit, il demeure étroitement lié à une finalité lisible dans les phénomènes naturels et surtout dans les structures et démarches des organismes vivants. Au niveau de la morphogénèse, la finalité apparaît dans les normes fixées pour les êtres vivants de chaque espèce: dimension, forme, poids, taille. Ainsi chez chaque individu, seront réalisées ces normes avec une légère marge de fluctuation autour d'une moyenne. De ce fait, tout individu qui apparaît, avec des mensurations trop éloignées, en de ça, ou au delà, des dimensions moyennes est considéré comme un monstre, comme un cas exceptionnel rarissime. L'être vivant ne trouve son bon équilibre, sa bonne santé, sa bonne adaptation au milieu physique et social que lorsque chacun des paramètres anatomo-physiologiques a chez lui une valeur voisine de la norme fixée pour l'espèce à laquelle il appartient. Par exemple le périmètre crânien, du bébé humain, à sa naissance, étant en moyenne 35 cm, le bébé qui s'en éloigne trop par excès ou par défaut, souffre d'une macro ou d'une micro-céphalie préjudiciable à sa santé. Tout se passe donc comme si la dimension 35 cm était voulue et fixée par le déterminisme constructeur du bébé de l'homme.



Il y a aussi des normes physiologiques fixées par la Nature pour chaque espèce, comme par exemple la valeur de la pression sanguine, l'acidité du sang, le taux de sel ou de sucre, le rapport globules blancs et globules rouges, le rythme cardiaque, ...etc. On sait que celui qui s'en éloigne trop, tombe malade par hyper... ou par hypo... Aussi l'organisme met-il en oeuvre des systèmes de régulation qui tendent à ramener chacun des paramètres vitaux à une valeur égale ou voisine de la norme. Si par exemple le ph (degré d'acidité) du sang baisse, les centres nerveux respiratoires situés dans le bulbe rachidien, sensibles à cette baisse, due à l'accumulation d'anhydride carbonique dans le sang veineux, réagissent et accélèrent les mouvements respiratoires, lesquels éliminent l'excès d'anhydride carbonique. C'est une rétroaction de l'effet sur la cause.

Il faut cependant remarquer que le déterminisme qui fait intervenir les causalités nécessaires à la réalisation des normes souhaitées, est assez élastique, autrement dit, il tolère une marge d'erreur autour de la valeur moyenne de chaque paramètre vital. La température du corps humain, est par exemple, déterminée à avoir la valeur normale de 37°C., mais une température située entre 36°8 et 37°2 peut encore être considérée comme normale. Chacune des constantes vitales a une marge de tolérance qui permet une fluctuation plus ou moins importante autour de sa valeur moyenne.

Tout ceci nous fait penser à la courbe de Gauss. Si en effet, dans une population de jeunes gens du même âge (25 ans par exemple), appartenant à la même ethnie, je prélève au hasard un échantillon d'un millier de jeunes au plus, et si je mesure leur taille, je peux tracer la courbe de fréquence des différentes tailles, en portant en abscisse les tailles et en ordonnée le nombre des sujets pour chaque taille. J'obtiens alors un histogramme qui sera d'autant plus semblable à la courbe de Gauss que le nombre de sujets de mon échantillon sera plus grand.

Si mon échantillon comprenait un très grand nombre de sujets, c'est une courbe de Gauss que j'obtiendrais. C'est une courbe en forme de cloche (fig. 1), symétrique par rapport à l'axe des ordonnées, caractérisée par deux paramètres : la moyenne m (somme des tailles divisée par le nombre des sujets) et l'écart type σ (qui est égal à la racine carrée de la variance σ^2). L'écart type mesure le degré d'homogénéité des tailles, c'est à dire leur dispersion autour de la moyenne. Pour certaines constantes vitales comme la température, la marge de fluctuation autour de la moyenne est mince, pour un échantillon composé de sujets en bonne santé, l'écart type est donc petit, on obtient une courbe aplatie (fig. 2). Pour d'autres la marge est plus importante on obtient une courbe évasée (figure 3).

Si nous examinons la courbe des fréquences des tailles, obtenue comme précédemment indiquée, nous constatons qu'à l'extrémité gauche de cette courbe se trouve un petit nombre de sujets qui sont de petite taille, et que à l'autre extrémité se trouve un petit nombre de sujets qui sont de grande taille. La majorité des sujets se trouve concentrée autour de la taille moyenne, laquelle obtient le plus grand effectif de sujets.

On peut dire que cette taille moyenne semble être la valeur fixée, comme finalité des causalités qui régissent la croissance. Si cette moyenne, varie d'une ethnie à l'autre, ou s'il y a une marge de fluctuation autour d'elle, c'est que le déterminisme qui gouverne la croissance a une certaine élasticité due au fait qu'il est sensible à des facteurs perturbateurs internes ou externes. Les individus chez qui la perturbation est importante et dépasse les limites de tolérance, représentent l'infime minorité des cas monstrueux (nanisme et gigantisme) situés aux deux extrémités de la courbe. Si au lieu de taille, je mesure la pression sanguine, ou le périmètre crânien ou tout autre constante physiologique, la courbe de fréquence sera encore voisine de la courbe de Gauss et tendra à coïncider avec elle si j'augmente indéfiniment le nombre des sujets de mon échantillon. Le phénomène demeure constant : il y a toujours une valeur moyenne du paramètre mesuré, autour de laquelle se groupe la majorité des sujets, quelques cas aberrants se trouvant aux deux extrémités.

Si la formation et le fonctionnement des organes des êtres vivants n'étaient pas sous la dépendance d'un déterminisme (c'est à dire de lois assez stables) et d'une finalité qu'exprime l'orientation des actions vers des normes, les courbes tracées pour les tailles ou pour tout autre paramètre biologique, ne seraient nullement voisines de la courbe de Gauss. On aurait plutôt des courbes en zig zag avec de grandes variations, car il n'y aurait aucune raison de ne pas trouver dans notre échantillon des hommes de 0m,50, 2m,50, 4 m ou plus, en aussi grand nombre que ceux de 1m,70.

L'uniformité des caractères anatomiques et physiologiques des milliards d'individus qui ont déjà existé dans l'espèce humaine et dans d'autres espèces, exclut le hasard et l'anarchie dans la morphogenèse et la physiologie des êtres vivants.

Si nous quittons le domaine de la biologie, pour aborder celui de la psychologie, nous constaterons les mêmes résultats que précédemment : la mesure de performances psychotechniques comme le temps de réaction, la précision et la vitesse d'exécution d'une tâche (test des deux bandages de Zazzo), le quotient intellectuel, ..etc, des sujets de notre échantillon, nous donnerait encore une distribution quasi gaussienne. C'est pourquoi J.M. Favergo introduit le chapitre IV de son livre Méthodes statistiques en psychologie appliquée, en disant : "Laplace et Gauss ont défini une distribution parente dont l'importance est

très grande en psychologie pour plusieurs raisons...".

Nous pouvons donc dire que nous lisons finalité et déterminisme dans la fixation de la valeur moyenne des constantes vitales, des performances psycho-techniques et, dans les structures anatomiques et les lois qui régissent la formation et les fonctions des organes. C'est ainsi que nous constatons que la courbe de Gauss exprime assez bien ce déterminisme et cette finalité.

On pourrait nous objecter que la détermination de ces constantes vitales peut être le résultat d'un long effort d'adaptation des organismes vivants, aux conditions physico-chimiques imposées par le milieu extérieur. Mais cette objection s'évanouit dès qu'on prend en considération le fait que dans chaque espèce vivante se trouve déposé au niveau des chromosomes un code génétique qui fixe d'avance les caractéristiques héréditaires des individus. Certes on peut admettre la possibilité de mutations au niveau des gènes, dues à des perturbations internes ou externes. Mais ces mutations sont plutôt rares, et de plus elles apparaissent comme étant des sortes d'erreurs biologiques accidentelles. Stanislaw Tomkiewicz écrit à ce propos "la séquence des bases de très longues molécules de ADN peut être perturbée, et la moindre modification du code provoquera des modifications dans les protéines synthétisées. Ainsi

toute modification devenant héréditaire, et qu'on appelle mutation, doit être considérée comme une erreur dans la séquence des paires de base."(1). C'est dire qu'à ce niveau tout est réglé selon une nécessité qui ne se laisse pas déranger, sauf par des accidents rarissimes.

Nous pouvons donc dire que ce mécanisme bien réglé qui préside au niveau microbiologique à la construction de l'être vivant en fixant sa morphologie, la structure et les fonctions de ses organes confirme ce déterminisme et cette finalité que par ailleurs nous lisons dans les lois, dans la chaîne de causes qui régissent la réalisation des normes anatomophysiologiques fixées aux activités vitales.

Certes, cette finalité qui transparait dans les caractères "téléonomiques" des êtres vivants, implique, comme le souligne Jacques H. Monod, l'idée subjective de projet. Or selon Monod, la nature est objective, non projective. Autrement dit, la propriété téléonomique des êtres vivants est en contradiction avec le postulat d'objectivité de la science. Pour Monod, la science ne peut avoir recours à une interprétation des phénomènes en termes de causes finales. Là, le biologiste semble oublier les préoccupations des médecins, pour qui la notion de santé est directement en rapport avec la notion scientifique de normalité, de conformité à des normes mesurables : les résultats chiffrés d'une analyse de sang

ne sont ils pas interprétés en fonction de normes fixées, "voulues" par la Nature.

En réalité, la difficulté à laquelle se heurte Monod, c'est que d'une part il reconnaît comme tout le monde que l'invariance et la téléonomie sont deux propriétés, caractéristiques des êtres vivants, et d'autre part il est partisan d'une épistémologie qui oppose comme contradictoire pour la science ces deux propriétés. Dès lors il est obligé d'établir par un acte de foi (non par une certitude scientifique), une priorité de l'une sur l'autre. Il postule en effet : "l'hypothèse considérée comme seule valable aux yeux de la science moderne à savoir que l'invariance précède nécessairement la téléonomie", autrement dit, l'être vivant a d'abord possédé (par hasard) une structure, et par suite de réactions adaptatives et du jeu de la sélection naturelle, il a acquis des propriétés téléonomiques. Nous disons, quant à nous, qu'il n'est pas aisé de séparer, dans l'être vivant, structure et fonction, même par un subterfuge évolutionniste, qui ne peut être, rien d'autre qu'un postulat. En effet si "la prédisposition opérationnelle suppose l'essence" inversement "la structure de l'essence est en fonction de sa finalité". Par ailleurs on ne peut accepter qu'on fasse passer pour vérité scientifique, un postulat qu'on s'est donné gratuitement. Voici par exemple, une affirmation de ce genre que fait Monod "le hasard seul est à la source de toute nouveauté, de toute création dans la

biosphère" ; malgré tout, il reconnaît à la structure créée une propriété d'invariance, ce qui fait dire à Marc Oraison : "étrange combinaison d'un hasard qui interdit le hasard" (1). Eh oui !, il n'est pas aisé d'évacuer l'intentionnalité qui se lit dans les phénomènes vitaux. Ce sont les biologistes modernes, eux mêmes, qui s'exclament et déclarent les mécanismes vitaux "entièrement logiques", "merveilleusement cohérents et rationnels" (2) et cherchent à traduire ce qu'ils observent par des termes comme : projet, message, choix, désir, idée directrice etc. Monod n'a-t-il pas lui même appelé RNA- messenger, la molécule d'acide ribonucléique qui recueille des informations auprès des molécules de DNA des chromosomes du noyau de la cellule vivante, pour aller les transmettre aux ribosomes du cytoplasme ? Ces ribosomes "déchiffrent" le message et indiquent au fur et à mesure de leur lecture, aux molécules de RNA-transfert, les acides aminés à libérer pour la synthèse de telle ou telle autre protéine. Tomkiewicz écrit à ce propos "Le DNA joue ainsi le rôle de donneur d'information, le m RNA celui de transmetteur d'information, tandis que le ribosome et le tRNA font fonction de machines d'une usine automatique qui fabriquerait les protéines." (3).

Comme on le voit il est infiniment plus rationnel de placer à l'origine de ces merveilleux mécanismes, une Intelligence organisatrice qu'un simple hasard.

 (1) et (2) Le hasard et la vie, par Marc Oraison, p. 143 et 144.
 (3) Le développement biologique de l'enfant ; p. 17.

En définitive, il faut plutôt élargir l'épistémologie trop étroite de l'objectivité pure, pour reconnaître comme le biologiste Louis Bounoure que déterminisme et finalité sont deux lois de la nature, intimement liées chez les organismes vivants et dans la biosphère (1). C'est dans cette perspective que Lachelier nous invitait à admettre le principe de Finalité, en plus du principe de Causalité, qui tout seul, dit-il ne peut fonder l'induction. Il écrit en effet "... en face de la Causalité, nous devons poser la Finalité et c'est par elle seulement qu'achève de se constituer le déterminisme des phénomènes." (2).

On ne peut en tout cas, devant une distribution des valeurs d'un paramètre biologique autour d'une moyenne, ne pas se demander pourquoi cette homogénéité autour de cette moyenne, et pourquoi cette moyenne. La prise en considération de ces deux interrogations nous amène à reconnaître que la multitude de phénomènes biologiques dont la distribution est représentable par la courbe de Gauss suggèrent un déterminisme et une finalité qui les ont ordonnés et orientés.

(1) Voir son ouvrage : Déterminisme et finalité, double loi de la nature. éd. Flammarion.

(2) Du fondement de l'induction.